EMMANUEL SOUBERBIELLE

MARRUMA

Mystère en cinq actes en Vers

L'Action se passe au Pays Basque

BAYONNE
Imprimerie A. FOLTZER, 9, rue Jacques-Laffitte
1922

PERSONNAGES

La Reine des Fées.

Marruma, fée d'Otsolarria.

Madalen, jeune basquaise.

Satan.

Piarrès, fiancé de Madalen.

Trois basquaises d'âge mûr. — Gachina, Chabina, Maïder.

Troupe de fées de tous pays et notamment : — Zingou-Kogou, fée du Japon. Isis, fée d'Egypte. Istar, fée de Chaldée. La fée de France. La fée d'Amérique. La fée de l'Inde. La fée d'Athènes. La fée de Rome.

Manech, chasseur de palombes.

Troupe de chasseurs basques.

Jeunes gens basques..... — Ichtébé. Bichenté. Chalbat. Chanchin. Dominiché. Chémartin. Bettiri.

Alaric, chef des Wisigoths.

Troupe de Wisigoths.

Jeunes Basquaises portant la cruche..... — Kattina. Yuana. Dominica. Arrocha.

Artisans et Ouvriers.

Troupe de jeunes filles, d'hommes et de femmes.

L'Action se passe au Pays Basque.

8455719
8m1922

MARRUMA

Mystère en cinq Actes en Vers.

ACTE PREMIER

La lisière de la forêt d'Otsolarria au Pays Basque. Vaste clairière où, par groupes, déambulent des fées de tous pays. Au fond de la scène, au pied d'un chêne, se dresse le trône de l'aïeule des Fées qui est, en même temps, leur Reine. Aux abords du trône, tout un monceau de casques, d'épées de boucliers et de lances. — C'est le matin, l'Automne.

SCÈNE PREMIÈRE

La fée d'Otsolarria. Un groupe de fées.

LA FÉE D'OTSOLARRIA,

s'adressant à un groupe de fées qui semble hésiter.

Otsolarria ? .... C'est là.... Soyez les bienvenues !
Car je suis votre sœur, aimables inconnues !
Approchez, je suis Fée et règne en ce Pays.
Plus heureuse que vous, sans quitter mon logis,
Je réponds à l'appel clamé par notre aïeule.

Désignant la Reine qui est au fond de la scène.

La voyez-vous, là-bas, pensive, toute seule

749729

Le sort de l'Univers remplit son cœur d'effroi,
Elle a, pour nos malheurs, un maternel émoi.

S'interrompant

Mais, trêve à mon discours !

Les entraînant à sa suite

Venez sous ma charmille
Prendre quelque repos... Bien que le soleil brille,
L'heure du Grand Conseil n'a point sonné encor.
Il faut, jusqu'au zénith qu'il ait pris son essor.

ZINGOU-KOGOU, fée du Japon.

Merci pour ton accueil, ô fée hospitalière,
Qui règnes sur ce bois et sur cette clairière !
Nous venons de bien loin, mais nul pays, vraiment,
N'offrit à nos regards un aspect plus charmant !

Tout en devisant, elles s'avancent vers la charmille de la fée d'Otsolarria.

LA FÉE D'OTSOLARRIA

J'en conviens volontiers et me sens orgueilleuse
D'être reine, à la fois, de la forêt ombreuse,
De la montagne proche et du vaste Océan
Dont j'entends jusqu'ici, le grondement géant...
Mon site préféré, c'est ceci, c'est l'orée
De ce grand bois fameux, où la clarté dorée
Du jour resplendissant ne pénètre jamais,
Où le loup peut rôder, où le cerf peut bramer
Où la seule lueur est la fixe prunelle
De quelque fauve, au guet de la tendre gazelle.
Ici, le clair soleil, le ciel bleu, la splendeur,
Là, dans Otsolarria, l'ombre, la nuit, la peur !

Ce contraste me plaît, j'aime ce voisinage
Qui mêle à nos ébats un parfum de carnage !.....

ZINGOU-KOGOU

Puisqu'avec tant de grâce, à nos pas hésitants
Tu nous ouvres ton seuil, tout grand, à deux battants,
Il serait malséant, ô ma sœur si vibrante,
D'affecter à tes yeux une âme indifférente.
Permets donc qu'à mon tour, en te disant merci,
Pour ton aimable élan, je te révèle aussi
Quel pays est le mien, en un mot « qui nous sommes ! »
Imitant, en cela, l'urbanité des hommes
Je te raconterai, en quels climats lointains,
Mes compagnes et moi nous réglons les destins.
Pour retenir mon nom quelque peu fantastique,
Il te faudra, je crois, un talent très magique !
Je suis Zingou-Kogou et je règne au Japon
Ma baguette est chantée au-delà du Nippon !

Se tournant vers une de ses compagnes

En me rendant ici, j'ai prié ma voisine
D'être aussi du voyage ; elle a quitté la Chine,
Ses tours de porcelaine incrustées d'animaux,
Dans l'espoir, comme nous, de mettre fin aux maux
Que l'homme a déchaînés par sa soif de conquêtes !
Enfin, contemple-la ; parmi les plus coquettes
Ma sœur de Chine peut figurer aisément
Et du Céleste Empire elle est bien l'ornement.

Présentant une autre fée

Pensive, à nos côtés, c'est Isis, Egyptienne,
Des mystères du Nil, vigilante gardienne.

Continuant ses présentations

Voici la docte Istar, de Ninive ou d'Assur,

Qui connaît les secrets des astres dans l'azur.
Des plaines de Chaldée où régna Babylone,
Elle oublie, en ce bois, la beauté monotone....
A son regard lassé sourit ton horizon
Où tes chênes feuillus dressent leur frondaison !
Celle que tu vois là, vient des rives du Gange.
Désormais, les fakirs chanteront ta louange
O fée Otsolarrienne, accueillante à tes sœurs !
Ton pays et tes yeux ont d'exquises douceurs
Qui chassent loin de nous tout regret nostalgique,
Que nous soyons d'Asie, ou bien de l'Amérique !

S'étant recueillie un instant.

Puisse cette assemblée être pour l'avenir
Salutaire et féconde et toutes nous unir
Dans l'éternelle Paix des peuples et des hommes !

S'adressant à la fée d'Otsolarria

Dis-nous, aimable fée, est-ce que tous ces heaumes,
Ces lances et ces arcs, avec ces boucliers,
Que j'ai vus ce matin, sont à des chevaliers
Habitants belliqueux de la Forêt profonde,
Qui gravent leurs exploits sur quelque Table ronde ?
De notre aïeule aimée est-ce là le Trésor ?
Cet éclat lui plaît-il plus que les bagues d'or ?

LA FÉE D'OTSOLARRIA

Détrompe-toi, ma sœur, elle entassa ces armes
Pour nous en faire don et calmer nos alarmes.

ISTAR

Eh ! quoi ! veut-elle donc susciter des combats
En augmentant ainsi la force de nos bras !

Est-ce là le remède offert par notre Reine
Pour mettre à jamais fin à l'œuvre de la Haine !

LA FÉE D'OTSALARRIA

Mes sœurs, c'est son secret et je sais seulement
Que depuis quelques nuits, scrutant le firmament,
Elle invoque le Ciel — spectre effrayant dans l'ombre ! —
Ses sortilèges sont, vous le savez, sans nombre,
Et j'ignore comment, du fond de quel abri

Désignant les armes vers le trône

Elle a pu rapporter les armes que voici.
Quelques instants encore, et vous pourrez l'entendre,
Je vous préviens aussi que sa voix n'est pas tendre,
Que son regard est dur, son front mystérieux,
Que son bras menaçant prend à témoin les cieux....
Mais puisque notre sort veut qu'en cette journée,
Soit décidé le cours de notre destinée,
Nous irons vers son trône, avec tous nos attraits,
Notre plus doux sourire épandu sur nos traits....
L'heure approche, mes sœurs, je vois les autres fées
Qui s'avancent déjà pour cueillir leurs trophées.

On aperçoit, en effet, vers le fond de la scène la charmante cohue des fées se pressant autour du trône de l'aïeule. Celle-ci vient alors prendre place sur ce trône qui domine l'Assemblée. Toutes les Fées se rapprochent du trône, le plus possible.

SCÈNE II

LA REINE. — Toutes les fées autour du trône.

Une voix s'élevant dans l'Assemblée

Gloire à toi notre Reine ! et gloire à ta bonté,
Qui, par pitié pour nous et pour l'humanité,
Nous rassemble aujourd'hui sous ces épais ombrages !
Puisse enfin ta sagesse, hostile à nos carnages,
Nous inspirer l'horreur de la guerre et du sang,
Et maîtrisant l'ardeur du glaive frémissant,
A chacune de nous assigner son royaume,
Que ta parole soit un salutaire baume !
Reine ! nous t'écoutons ! Profonds comme ce Bois,
Nos cœurs vont recueillir, ici, ta grande voix !

LA REINE, grave et solennelle.

Je suis lasse de voir les sanglantes disputes,
Les horribles combats, les fratricides luttes
Que depuis trop longtemps déchaînent vos sujets !
Vos trop débiles mains en font des insurgés
Qui vivent de butin, de vol et de pillage,
Sur les peuples voisins exerçant leur ravage.

Sur un ton de reproche.

Ce n'est point pour briller dans l'éclat du matin,
Dans des robes de soie ou bien dans le satin,
Que vous vîntes au monde, avec cet apanage
De dons et de secrets qui fut votre partage !
Votre principauté vous fait d'autres devoirs
Que de danser en rond dans la pourpre des soirs !

Il faut, à vos sujets, des reines moins frivoles,
Un pouvoir vigilant et de graves paroles,
Fortifiez en eux l'amour du sol natal,
Mais que du bien voisin leur respect soit égal !
Cet amour du pays, des sillons, de leur terre,
De leurs monts, de leur ciel, de l'ancestral mystère
Qui flotte sur les champs, les liant au Passé,
N'exige point qu'en eux, cruel soit amassé
Un fiel de colère et de haine farouche
Envers d'autres mortels qu'une même fin couche !
Que l'amour du Pays s'étende à l'Univers
Qu'il y ait des humains, non, des peuples divers !
Je vous ai fait venir, ô trop légères Fées,
Pour que dans l'avenir, par vous soient étouffées
La discorde et la guerre où, dans d'affreux combats,
L'homme usurpe au destin son droit sur le trépas.

Se recueillant.

Mais d'où vient que malgré mes propos pacifiques,
Je réserve à vos mains ces lances et ces piques,
D'où vient que d'une part, je proclame l'horreur
Dont vos conflits sanglants assombrissent mon cœur,
Et que, pourtant, j'apporte en ces lieux si paisibles,
Des armes dont les coups ont des effets terribles !
Ah ! c'est qu'en vain, hélas, plaignant l'humanité,
J'ai cherché un remède en la seule bonté.
Mais ce n'est pas encor l'heure pure et sublime
Où la raison suffise à dissiper le crime.
Il faut à la raison l'appui rude du fer
Qui n'opprime jamais, dont le juste se sert
Pour sauver sa maison de la horde barbare,
Pour détruire le joug qu'un conquérant prépare....

S'adressant aux fées.

Venez donc recevoir ces armes qui, je crois,

Feront enfin sentir leur salutaire poids.
Aux peuples envieux de provinces voisines,
Et qui, pour cet appât, amoncellent des ruines....
Que ces armes, jamais, ne frappent l'innocent,
Que pour le forfait seul, leur choc soit menaçant!

SCENE III

La distribution des armes commence.

LA REINE, s'adressant à la fée qui s'avance la première.

C'est bien de t'avancer la première de toutes!
Honneur aux pionniers, quelles que soient les routes
Qui tentent leur audace et leur soif d'idéal!
Leur geste est un flambeau superbe et sidéral
Qui brille dans la nuit de l'humaine misère.....
Et c'est ton geste aussi, car ta grâce légère
Abrite un cœur épris de toutes les clartés,
De tous les nobles buts et des adversités!
Tu t'appelleras France, exquise et tendre fée,
Dont la robe d'azur est de gloire étoffée,

Lui remettant les armes.

Prends donc ce bouclier et ce casque hardi
Dont le cimier vermeil, fulgurant, rebondi,
Dans le vieil Univers sera comme un panache
Rassemblant les fervents de toute sainte tâche!...
Prends cette épée aussi..... Elle pèse à ta main,
Je le sais, je le vois, car ton cœur est humain.
Brandis-la cependant, la serrant à sa garde,
Non pour l'agression, mais pour la sauvegarde.

Droite dans ton armure et loyale en ton cœur,
Du faible sois l'espoir, du méchant la terreur ! :...

LA FÉE FRANCE, en s'en allant.

Merci pour tes présents, merci pour tes paroles,
Oui j'accepte, ô Vertu, qu'au bon droit tu m'immoles !
Au seuil d'Otsolarria, face au bleu firmament,
Je me lie à l'honneur par un ardent serment !

LA REINE, s'adressant à une autre fée.

Toi, tu viens d'Amérique, et ton âme étoilée,
Par ton calme visage est à peine voilée.
Je vous vois toutes deux tenter l'âpre labeur
De bannir à jamais le glaive et sa fureur.....
Pour un même Idéal, joignant vos destinées,
Levez-vous, levez-vous, ô sœurs prédestinées !
Que l'immense Océan soit le fécond chemin
Où vous vous rencontrez pour le bonheur humain !

Se recueillant

C'est ton tour d'accepter cet autre faisceau d'armes.
Ne les porte au combat que pour tarir des larmes !

LA FÉE D'AMÉRIQUE, en s'en allant.

Je refais le serment, prononcé par ma sœur
De ne jamais surgir que contre l'oppresseur !

LA REINE, s'adressant à d'autres fées qui s'avancent

Approchez, sans tarder, j'aime dans vos costumes
Retrouver le reflet de vos vieilles coutumes

Parlant à l'une d'entre elles.

Toi, tu nous viens de l'Inde, antre du Merveilleux

Où maîtrisant leur corps, stoïques et pieux,
Les brahmes étonnants veulent que leur argile,
Sans regret, sans espoir, atteigne à l'immobile.

S'enthousiasmant.

Que ton retour là-bas, sur ton bel éléphant,
Marque une ère de joie et qu'il soit triomphant !
Puissent ces grands songeurs, au fond de leur retraite
Ressentir les bienfaits que ce Conseil apprête !

LA FÉE DE L'INDE, en s'en allant.

Leur mystère et leur Rève auront toujours en moi
Un défenseur ardent de leur sereine loi !

LA REINE, s'adressant à l'Assemblée.

Vous toutes, hâtez-vous d'avancer confiantes,
Je devine à vos yeux des âmes suppliantes,
Ecoutez votre aïeule et venez recevoir
Ces dons auxquels je crois un bienfaisant pouvoir.

S'adressant à un groupe de fées.

Je vous reconnais bien, impétueuses fées
Du Danube et du Rhin, aimables coryphées
Des chœurs harmonieux qui montent de leurs flots,
Symphonies qui, parfois, sont faites de sanglots.

S'adressant encore à deux autres fées

Ce pays te séduit, ô fée Athénienne !
Prends garde que son charme, ici, ne te retienne,
Ainsi que ta compagne en qui j'ai reconnu
La majesté romaine, à son port retenu.....
Soyez donc les licteurs de la Paix, dans le monde,
Car la raison armée, un jour, sera féconde !

SCENE IV

Tout à coup on entend les cris d'alarme d'une fée. Elle désigne à ses compagnes la cime des arbres de la forêt.

LA FÉE, indiquant de la main le sommet des arbres

Regardez, regardez, mes sœurs, qu'est donc cela ?
Au sommet de ce chêne, et puis sur l'autre, là !
De cime en cime, accourt quelque chose d'étrange !
Est-ce un tigre, est-ce un ours, que notre bruit dérange !
Il approche, par bonds, il se hâte, il descend,
Mais il ne semble point farouche ou menaçant !

A la grande surprise des fées, c'est un homme qui vient de sauter à terre sans dire un mot et s'en va dans le coin le plus isolé de la scène.

LA FÉE D'OTSOLARRIA, très amusée.

C'est le chasseur Manech ! ! ! ! ! le guetteur de palombes !
A cent lieues proclamé le maître en hécatombes !

UNE FÉE DU GROUPE, étonnée.

Un chasseur ! dites-vous.... Qu'est cette chasse, donc ?
De marcher dans les airs, cet homme a-t-il le don ?

LA FÉE D'OTSOLARRIA

Ce que je sais, ma sœur, c'est que dans cette race,
Les muscles du jarret sont de première classe !
Ils donnent à la marche une allure d'envol
Et semblent toujours prêts à s'élancer du sol.....

Ce chasseur obéit à l'instinct atavique,
Il aime la Forêt d'un amour nostalgique.
Chaque automne peut voir son fidèle retour,
Au sommet de son chêne, il devance le jour.
Sous ses yeux, jamais las, immense, se déroule
L'Océan d'or que font les cimes, en leur houle,
Et sa Chimère à lui, ce sont ces grands oiseaux
Qui, fuyant les frimas, vont par delà les eaux
De l'Africaine Mer vers des rives plus douces.....
Et l'ombre de leur vol se mêle aux feuilles rousses !

ZINGOU-KOGOU, fée du Japon.

Mais, par quel artifice, un chasseur obtient-il
Que ce vol, tout à coup, tombe dans le péril ?
Pourquoi, quittant leur route azurée et tranquille,
Où l'espace est loyal et le trajet facile,
Ces malheureux oiseaux viennent-ils dans ce bois ?

LA FÉE D'OTSOLARRIA

C'est que, ma sœur, vois-tu, cette chasse a ses lois,
Ses secrets, son mystère, et que tenter des ailes,
Si haut, si près aussi des beautés éternelles,
Les appeler, enfin, vers nos pauvres appâts,
Est chose difficile et qu'on n'invente pas !
Il y faut un coup d'œil, donné par maint automne,
Par d'innombrables jours d'attente monotone,
Il faut à ce chasseur un vigilant regard
Qui perce l'horizon, d'un seul coup, comme un dard ;
Car la palombe, à peine, au loin apparaît-elle,
Que le guetteur adroit troublera sa prunelle
Par l'essor simulé d'un bleu ramier captif
Qui n'a que le bonheur, hélas ! de fugitif !

Réfléchissant un instant.

L'attrait d'une forêt qui, soudain, se déploie,

Et, magnifiquement, sous le soleil, flamboie,
La fraîche vision d'un paisible bosquet.
Où perche ce ramier à l'aimable caquet,
Tout cela, pour ce vol, fatigué du voyage,
Semble être une oasis, belle comme un mirage !
Vite, la troupe ailée, abandonnant les airs,
Avant d'affronter l'onde et l'horreur des déserts,
Descend en tournoyant vers cet ombreux bocage
Où bien plus d'une, hélas ! laissera son plumage !
Son chant plein d'espérance est maintenant fini
C'en est fait du bonheur qui l'attendait au nid !
Car le rusé chasseur, autour de son grand chêne,
Eut soin de saccager l'opulence hautaine
Des arbres trop touffus pour ses coups meurtriers,
Et la hache, à la main, ayant pour destriers
Les rois de la forêt, il va de cime en cime,
Il dompte, d'un lasso, le front le plus sublime,
Il le courbe, il l'attire et quittant le rameau
Dont il vient d'élaguer le somptueux manteau,
Il se laisse emporter dans le sylvestre espace,
Dédaigneux de laisser, au sol, la moindre trace !.....

D'un air enjoué.

Et voilà les exploits de mes sujets, à moi !
Ils n'aiment point semer la terreur et l'effroi.
Leur bravoure a pour champs la Mer et la Montagne !
Marins, ils sont hardis comme ceux de Bretagne,
Nul peuple montagnard ne va, d'un pied plus sûr,
Vers les pics escarpés, avoisinant l'azur,
Et quant à son audace, ici, dans ce domaine,
Il n'est dans la forêt aucun fantasque chêne
Qui n'ait subi le joug de l'un de ces chasseurs !.....
Leur nombre est imposant, voyez-les donc, mes sœurs

Désignant de la main des chasseurs qui apparaissent vers les cimes.

Ils viennent, maintenant, effarouchés sans doute,
Du bruit que nous faisons sous cette agreste voûte !

Imitant celui qui les a précédés il y a quelques instants, des chasseurs descendent de divers arbres, et après avoir regardé l'Assemblée, sans dire un mot, vont rejoindre, dans le coin de la scène, celui qui était descendu le premier.

ISTAR, fée de Chaldée.

Mais ces hommes, enfin, ont-ils fait le serment
De garder le silence en tout événement !
Je crois revoir en eux la gravité muette
Et la solennité, quelque peu désuète,
Des hommes de Chaldée, avares de discours !.....
Si du Passé lointain nous remontons le cours
Peut-être apparaîtront des lueurs fraternelles
Autour de leurs berceaux, au fond de leurs prunelles !

ISIS , fée d'Egypte.

Je trouve en ces chasseurs, le geste et le profil
De mes chers paysans vivant aux bords du Nil !
En vain, jusqu'à ce jour, j'ai scruté leur Histoire,
La Nuit, sur leurs débuts, pose son aile noire !

LA FÉE D'OTSOLARRIA

Ce mystère, en effet, est bien digne du Sphynx !
Tant d'ombre défierait même des yeux de lynx,
Bien que je sois leur Fée, hélas ! j'ignore encore
Sous quel ciel ils ont vu leur primitive aurore !
Peut-être ramaient-ils avec les Phéniciens,
Des trirèmes de Tyr, navigateurs anciens !
Sont-ils venus ici, d'Egypte ou de Chaldée ?

Mais, leur langue, je sais qu'ils l'ont toujours gardée !
Elle est bizarre, étrange, et nul parler humain
N'a suivi dans sa courbe un semblable chemin,
Elle n'est point la sœur des autres idiomes,
Elle est l'étoile unique, inaccessible aux hommes
Qui ne l'ont point mêlée à leurs vagissements,
Mais, ceux qui l'ont connue en leurs balbutiements,
Retiennent, à jamais, ses mots, son harmonie,
Ils restent les sujets de son âpre génie.
Or, cette servitude est la seule, chez eux,
Et c'est un trésor pur dont ils sont orgueilleux.
Nul peuple, plus que lui, ne hait la tyrannie,
La domination est par son cœur honnie !

ZINGOU-KOGOU

Ma sœur, est-ce un oubli, tu n'as point dit encor
Quel nom a ce pays, favorisé du sort ?
Ces sites enchanteurs, cette terre où nous sommes,
Ce peuple qui vit là, ces chasseurs, tous ces hommes,
Sous quel appellatif suivent-ils leur destin ?

LA FÉE D'OTSOLARRIA

Leur nom est, à lui seul, riche comme un butin,
Riche de son Passé, riche de son Mystère.
Recueillez-vous, mes sœurs, car vous foulez la terre
Où le Basque a bâti sa maison, au grand toit
Que n'effleura jamais, aucun palais de roi !
Tous sont égaux entre eux, puisqu'ils se savent Basques,
Et contre leur béret se sont brisés les casques !

SCENE V

LA REINE

Il est temps d'interrompre enfin tous vos discours,
Car le soleil poursuit, cependant, son parcours.
Hâtons-nous, hâtons-nous de finir ce partage.
Que chacune de vous, m'aide dans cet ouvrage,
Tendez- vos frêles mains vers ces rudes présents,
Et ne vous plaignez point qu'ils soient par trop pesants !

Alors s'avancent les fées qui n'ont encore rien reçu et la distribution des armes continue. Soudain on entend un grand cri. C'est la voix de la fée d'Otsolarria.

LA FÉE D'OTSOLARRIA, étonnée et graduellement indignée.

Donc, c'est là tout mon lot !.... Pourquoi cette injustice !
Est-ce un jeu passager de ton royal caprice,
O Reine, qui, soudain, mets fin à tes faveurs
Et me prives des dons que tu fis à mes sœurs !
Pourquoi les combles-tu, me laissant dépourvue ?
Ma misère est plus grande, exposée à leur vue.
Quand leurs bras sont chargés d'un meurtrier butin,
Seule, je suis sans arme en face du destin ;
Pour quel crime ignoré suis-je deshéritée !
Reine ! ne crains-tu pas que ma haine exaltée
Ne s'attache à tes pas pour venger cet affront,
Et pour jeter à bas de ton indigne front
Ta couronne royale à la honte vouée,
O toi qui, sans raison, m'as ainsi bafouée !

LA REINE

Insensée ! en ton lot, invisible à tes yeux

Est caché, par mes soins, un trésor merveilleux,
Nulle arme ne l'égale..... O bienheureuse fée !
Plus d'une, quelque jour, t'enviera ce trophée,
C'est l'invincible armure où se brise tout choc,
Plus dure que le fer, plus forte que le roc.
Elle est d'un tel métal, qu'elle échappe à l'épée.
Au creuset de l'esprit, sans cesse elle est trempée,
Bouclier, projetant son ombre sur ton sol,
Rude comme l'acier et léger comme un vol !

LA FÉE D'OTSOLARRIA, ironique.

Poursuis, poursuis l'insulte, abreuve d'ironie
Celle qui par ton ordre est faible et démunie,
Chante encor cette armure invisible à nos yeux,
Mais qui doit m'assurer un règne radieux !

S'indignant

Prends-garde, cependant, qu'à mon tour je n'invente
Contre ton sceptre impie, un fléau d'épouvante
Qui change Otsolarria jusqu'ici, protecteur,
En un repaire affreux où sombre ta grandeur !
Tout mon peuple saura, que délaissé, sans armes,
Il lui faudra toujours, vivre dans les alarmes,
Parce qu'ainsi l'a voulu ton caprice hautain !.....
De tout envahisseur, il sera le butin,
Puisque pour le défendre, à mes mains tu ne donnes
Ni lances, ni carquois et que tu m'abandonnes !

LA REINE, très calme.

Ton armure, te dis-je encor, te gardera.
Ta fureur contre moi, je le sais, cédera.
Plus tard, nous reviendrons, ici, au cours des Ages,
Et tu regretteras alors, tous ces outrages.
Ton cœur, ayant compris la vertu de mon don,
Pour tes cris d'aujourd'hui demandera pardon !

LA FÉE D'OTSOLARRIA de plus en plus irritée.

Reine ! c'est convenu. Sous cette même voûte,
Ayant de mon destin suivi la triste route,
Ici, je surgirai, relevant ton défi.
De cet affront, alors, je ne ferai plus fi,
La honte et l'esclavage, attisant ma furie,
Ma haine aura grandi, bien loin d'être tarie,
Et je te braverai, sans pitié, cette fois,
Pour arracher mon peuple, à tes injustes lois !

SCENE VI

Pendant les imprécations de la fée d'Otsolarria, les autres fées se dispersent, fuyant ce bois. Au même instant, c'est un cri d'admiration et d'enthousiasme dans le groupe des hommes qui ont assisté à cette scène. Ce cri, d'abord unique, repris ensuite par tous à la fois, ressemble à une acclamation.

L'UN DES HOMMES DU GROUPE

Marruma !.....

TOUS ENSEMBLE

Marruma !.....

L'un d'entre eux continuant.

Que ce nom, dans l'Histoire,
Soit désormais le tien, qu'il te couvre de gloire !
Marruma !..... car ce mot veut dire hurlement.
Ta colère a hurlé, sans peur, superbement.

Ton courage a bravé celle dont l'ironie
Par ton peuple, à jamais, demeurera honnie.
Ta fureur a maudit cette Reine qui ment,
Dont l'armure promise est songe et dénûment !.....
Puisqu'il en est ainsi, nous serons ton armure,
Nous aimerons ton nom, afin qu'il nous murmure,
Farouche et vigilant, l'appel de notre sol
Si des oiseaux de proie, en leur sinistre vol,
S'aventurent jamais jusque sur nos vallées !
Nous voulons contempler les clartés étoilées,
Notre chant, pour monter jusqu'au bleu firmament,
Notre âme, pour avoir son total déploiement,
Veut sentir l'horizon, libre pour son coup d'aile.
L'ombre même du joug trouble notre prunelle !
A l'heure du péril, nous serons avec toi,
Ton hurlement pour nous t'a conquis notre foi !

LA FÉE D'OTSOLARRIA, s'abandonnant à son exaltation.

Amis ! ce nom me plaît ! il me va, il me charme !
Contre l'envahisseur qu'il soit le cri d'alarme !
Qu'il résonne, terrible, au fond de nos forêts,
Sur nos monts, nos vallons, sur nos vastes guérets !
Qu'il monte en un frisson aux cimes de nos chênes !
A ce cri, s'il le faut, nous briserons les chaînes
Que tu rêvas pour nous, dans ta témérité,
Reine, que flétrira notre postérité !

Se recueillant un instant.

Je serai Marruma, et je vais vous conduire !
Faute de bouclier, de feu je vais m'enduire,
La flamme de mon âme à mon bras flamboiera,
A notre approche, amis, le tyran tremblera,
Votre virile ardeur m'a rendu l'espérance,

Je sors de cet affront, forte de ma souffrance !
Venez ! Souvenons-nous..... Regagnez vos maisons.
Pour vous je veillerai sur vos chers horizons.

apostrophant la Reine.

Reine ! je te salue et je te remercie
D'avoir gardé pour moi toute ta facétie !

LA REINE, avec bonté.

Va ! tu n'as pas compris !.... L'avenir justicier
Te dira que ton lot valait mieux que l'acier.
Je n'ajoute plus rien, je choisirai mon heure.
Il est temps, qu'à mon tour, je rentre en ma demeure...
Nous nous retrouverons, ici, un jour lointain,
Dans deux ou trois cents ans, par un pareil matin !...
Alors, dans la Forêt, encore plus profonde,
J'attendrai qu'en regrets ton discours se confonde
Toutes, vous serez là, pour la seconde fois,
Du Temps, ayant subi, diversement le poids.
Donc, à cette Assemblée, enfant, je te convie
Et je t'y vois, déjà, triomphante et ravie !...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Une rue pittoresque d'un village basque. Vers le centre de la rue, une maison « type » avec des boiseries sculptées. A gauche, dans le prolongement de la rue, on entrevoit le fronton du jeu de pelote. A droite, un peu dans le lointain, le clocher de l'Eglise. Près de la porte d'entrée de la maison, un homme est assis, penché sur son établi où il travaille à des sandales.

SCENE PREMIERE

GACHINA ET CHABINA

deux femmes d'âge un peu mûr, se livrent à des bavardages. Elles sont vers la gauche de la rue.

GACHINA s'adressant à Chabina

Tu connais la nouvelle ? ... Elle est d'hier au soir !
Tiens ! regarde là-bas, sans avoir l'air de voir.
Je pense que tes yeux font déjà la remarque
Que c'est un étranger — et qui paraît de marque ! —
Bien qu'il ait adopté l'un de nos vieux métiers.....
Le malin !..... c'est encore un de ces fins routiers
Habiles à choisir l'existence opportune
Que, dans chaque pays, peut offrir la Fortune !

CHABINA, heureuse.

Je savais, avant toi, ce que tu me dis là,
Car hier, à ma porte, un vigoureux « hé là »
M'ayant fait accourir, haletante et surprise,
Je me crus le jouet, soudain d'une méprise !

C'était un inconnu qui, debout sur le seuil,
D'ombre et de nuit drapé, ainsi que d'un linceul,
M'expliquait, de son mieux, sa fortuite arrivée.
— De son mieux ! — car sa langue à son palais rivée,
Se refusait, rebelle, aux mots capricieux
Que seul peut asservir celui qui, sous nos cieux,
A fait ses premiers pas, épelant notre langue !
Bien me valut, hier,au cours de sa harangue,
D'avoir, en ma mémoire, un vague souvenir
Du vieux patois gascon, car pour m'entretenir
Avec ce visiteur, j'en fis un bon usage !
Il me raconta donc, qu'épris du paysage
Il se fixait ici, pour être sandalier,
Les Basques préférant l'espadrille au soulier !.....
L'établi lui manquant, Maïder, notre voisine,
L'engageait, disait-il, à voir dans ma cuisine,
Celui dont se servit mon pauvre Bettiri.
Tu penses Gachina, quel fut alors mon cri !
C'était un souvenir de nos jeunes années,
Dans son bois se miraient, jadis, nos destinées....

GACHINA impatiente de savoir.

Bref ! qu'as-tu répondu ? Tient-il ton établi ?

CHABINA s'excusant.

J'ai cédé par faiblesse et non point par oubli !
C'est un ensorceleur ! il faut qu'on s'en méfie !

GACHINA

J'ai hâte d'approcher afin qu'il nous confie
Le mystère que cache, à mon avis, son sort.
S'il change de pays, c'est qu'il a quelque tort !
Viens ! accompagne-moi, j'ai besoin de ton aide,
Pour que ton éloquence à la mienne succède !

SCENE II

Les deux femmes se dirigent lentement vers cet étranger qui les intéresse.

GACHINA s'adressant à l'étranger.

Que le jour vous soit bon dans ce site nouveau
Qui, pour vous retenir, dut vous paraître beau !

Insinuante.

Peut-être ce climat vous semble-t-il propice ?
A moins que ce logis, avec son frontispice
Archaïque et sculpté sur bois de rouge vif,
Avec ses murs tout blancs, soit l'unique motif
Qui sut vous décider à devenir notre hôte ?

Sur un ton aimable.

Qu'aucun triste nuage à votre toit ne flotte !

CHABINA également insinuante.

Peut-être avez-vous fui quelque amer souvenir,
Pour vous bâtir, ici, un nouvel avenir ?
D'un Passé douloureux, secouant la dépouille,
Ou bien d'un vieux remords voulant chasser la rouille
Sous notre azur profond cherchez-vous la clarté,
Le rayon qui, de vous, fasse un ressuscité,
Affranchi, désormais, de quelque honteuse chaîne ?

Sur un ton très cordial.

Généreux est le sol où pousse notre chêne,
Qu'il vous soit accueillant, doux et hospitalier,
Que vous soyez un prince ou bien un sandalier !

L'ETRANGER

interrompant son travail et leur répondant sur un ton d'amère ironie.

Je suis prince, peut-être, à vous deux n'en déplaise !

D'un inconnu, vraiment, vous parlez bien à l'aise !,...
En vous voyant, je pense à telle d'entre vous
Qui fit, vous le savez, le malheur d'un époux !
Vous êtes, en effet, les dignes filles d'Eve,
La curiosité, pour vous, est le seul rêve.....

Sur un ton impressionnant et énigmatique

D'où je viens, dans quel but et pour combien de temps
Voilà votre souci, depuis quelques instants.
Apprenez, sans retard, que d'un pays étrange,
Je suis le messager, rapide comme un ange !
Mon pays, s'il vous faut, un jour, le visiter,
Toujours vous retiendra ! vous devrez l'habiter !
Et quant à mes projets, ils sont plutôt fantasques,
Si je suis accouru, c'est par amour des Basques !
C'est pour cette raison, que, sur cet établi,
Au chanvre, pour leurs pieds, je veux donner ce pli !...
Pour le roc de leurs mains, je ferai des pelotes
Qui, j'espère au besoin, briseront quelques côtes !
Ici, dans un instant, déjà, vous pourrez voir
Que prompt est mon travail et rare mon savoir !

Sur un ton d'orgueil.

Chez vous, combien de temps déploierai-je ma tente ?
Je verrai si mon plan répond à mon attente !.....
Enfin, il me déplaît de dénombrer les jours
Que généreux, je passe en mes divers séjours.
Le Temps compte fort peu, pour moi, dans la balance !
Je ne crains pas sa faulx, qu'en vain, son bras balance.
Le fer qui tranche et tue, hélas ! ne m'atteint pas,
Je ne suis pas de ceux qu'apaise le trépas !

GACHINA et CHABINA sur un ton de frayeur

O ciel ! que dit-il là !

GACHINA déçue, s'adressant à CHABINA

C'est un bien drôle d'homme
Avare de ses mots qu'il mesure en aumône.

Toutes les deux se retournent vers lui en s'en allant.

CHABINA ironique.

Au revoir beau Monsieur ! Nous reviendrons demain...
Que l'ouvrage soit doux à votre habile main !

SCENE III

L'ETRANGER resté seul.

J'aurais dû leur parler avec moins de mystère.
Mais, je ne suis plus moi, dans ce recoin de terre !....
Les Basques auraient-ils un magique pouvoir ?
Allons ! Satan ! allons ! accomplis le devoir
Que tu t'es assigné, dans un accès de haine,
En faisant, l'autre soir, le tour de ta géhenne !
Souviens-toi de l'affront qu'ils font à ton Enfer.
Use de tout ton art, du velours ou du fer ! :.....

Sur un ton de colère, se parlant à lui-même.

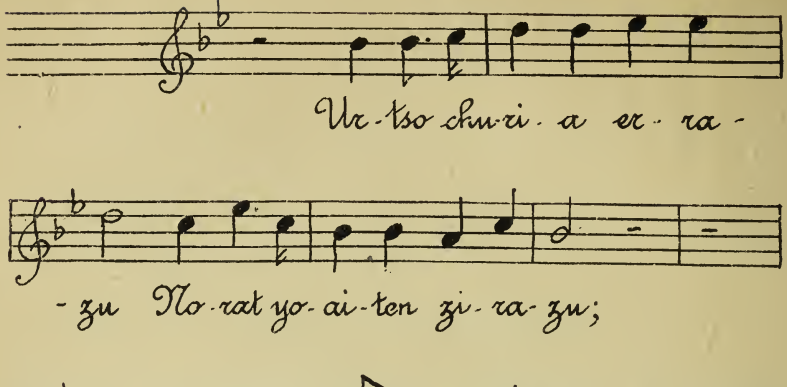
Ces hommes sont encore absents de ton Empire !
En tes tourments de feu nul d'entre eux ne soupire,
Je viens donc les chercher jusque dans leur pays.....
Mais, c'est la rage au cœur, et tous, je les maudis !
Par la ruse ou la force, il faut que je les dompte,
Et qu'en mon livre noir, j'ajoute aussi leur compte !

S'exaltant.

Tremblez !.... C'est moi, Satan, devenu humble et doux,
Pour mieux vous conquérir, pour mieux ramper vers vous !

SCENE IV

On entend tout à coup une voix mélancolique et pure qui chante un air du pays.



Alors paraît une jeune fille qui suit son chemin, en continuant à chanter. Elle porte une cruche, engagée par l'anse, à son bras droit. En passant devant l'étranger, selon l'usage du Pays, elle le salue en disant :

Monsieur ! votre servante !

SATAN, surpris.

Oh ! l'aimable personne !
Sa voix a la candeur de l'aube qui frissonne !

S'adressant à la jeune fille.

Vous êtes matinale et vous hâtez le pas,
De causer avec moi ne vous convient-il pas ?

LA JEUNE FILLE, quelque peu troublée

Ce chemin me conduit et la source m'appelle,
Je ne puis m'attarder, pas plus que l'hirondelle !

SATAN, obséquieux.

Dites-moi votre nom, au moins rapidement.
De ne pas insister je vous fais le serment !

LA JEUNE FILLE, très naturelle.

Mon nom est Madalen.

SATAN

A tous, je le préfère !

MADALEN, malicieusement.

Ma marraine savait, ainsi, vous satisfaire !

SATAN, décontenancé.

Ici, chaque matin, sans doute, vous passez ?

MADALEN riant.

De bien nombreux détails vous vous embarrassez !
Je veux vous contenter, cependant, et vous dire
Que pas bien loin d'ici, un vieux chêne se mire
Dans l'éclat tremblotant d'une source au doux bruit :..
J'y vais, dès le matin, j'y reviens à la nuit,
Aux derniers feux de l'aube, à la première étoile....
L'Univers, à cette heure, à l'âme se dévoile.
Aussi, me verrez-vous passer, deux fois par jour,
Vers ma cruche, levant mes mains avec amour !

SATAN,

C'est du bonheur pour moi, mais, vraiment, je déplore
Que vous épuisiez, si souvent cette amphore,
Et que, sans nul égard pour votre jeune effort,
On vous impose ainsi, deux fois par jour ce port !

MADALEN,

Vous ignorez, je vois, la suave allégresse
Qui jaillit d'une source, et la salubre ivresse
Que renferme sa conque, au somptueux cristal,
Où plongent mes deux mains, plaisir matutinal !....

Se recueillant.

La source !..... le matin !!! quand s'enfuit le mystère
Qui, le long de la nuit, a pesé sur la Terre !....
Elle seule a chanté comme s'il faisait jour !
Elle seule a veillé dans sa limpide tour,
Dont la base se perd dans les secrets terrestres,

Elle seule, plus haut que les rochers alpestres,
A dû faire l'assaut du lointain firmament,
Pour que les astres blonds dans leur scintillement,
Ornent, durant la nuit, son front toujours candide !

SATAN, à part.

Voilà qu'elle s'exalte et devient moins timide.
Avec elle, bientôt, je serai familier
Puisque sa langue, ainsi, veut bien se délier !.....

MADALEN, toute à sa pensée.

Quand, au matin, je puise en son eau frémissante,
Elle semble conter à l'aurore naissante
Les splendeurs de la nuit, et l'étincellement
Epandu sur son onde en feux de diamant !
Tous ces vestiges d'or, c'est moi qui les emporte
Dans ma cruche qui penche, et je me sens plus forte
De sentir rayonner, soudain, de l'idéal !

SATAN,

Mais, le second voyage, un peu trop vespéral,
Pourquoi le faites-vous ? Quel charme vous attire ?

MADALEN

C'est le soleil, alors, que cherche mon délire !
Il s'est, sur la fontaine, attardé tout le jour,
J'aime, de son reflet, retrouver le contour.
Par les étés brûlants, j'aime entendre la source
Dire son hymne frais, en poursuivant sa course.....
Il ne faut pas, qu'en vain, s'élève sa chanson !
Il faut une âme, aussi, suspendue au buisson,
Pour recueillir ces voix courant dans les prairies.....

Les sources, sans Poète, ont l'air d'être taries ! :....
Au revoir donc, Monsieur !

Désignant un point sur la route.

Au coude du chemin,
Vous pouvez deviner, tout au bout de ma main
Notre « Bissar Churi », notre chère fontaine !
Vous voyez, maintenant, qu'elle n'est pas lointaine !

SATAN

C'est un étrange nom !

MADALEN

Dites plutôt : bien beau !
Imagé, savoureux et clair comme un flambeau !.....
Ce nom..... « Bissar Churi » voyons, c'est barbe blanche !
Car l'onde en est très pure et, sans danger, étanche
La plus ardente soif..... Par sa limpidité
Elle est barbe de neige, et par sa majesté,
Elle évoque un aïeul dont la barbe s'étale,
Ondoyante et profonde, aux nuances d'opale.

En riant.

Je m'attarde par trop !..... Vite, à Bissar-Churi !...

Toute joyeuse, elle s'en va et disparaît

SCENE VI

SATAN pensif.

Satan ! voila ta proie ! Oui, voilà ta souris !
Tout ceci, par l'Enfer ! paraît de bon augure !....
Vit-on, jamais, vraiment, plus charmante figure

Sourire, confiante, à plus abject vivant !
Sur mon affreux destin se lève un heureux vent
Puisqu'une belle enfant, toute innocence et grâce,
Vient au devant de moi, et tout à coup, me trace
Le plan qui doit le mieux aider à mon dessein !
De noirs projets, dans moi, grondent — sinistre essaim !
Si j'entraîne cette âme, avec moi, à ma suite,
D'autres, l'imiteront, la rejoignant ensuite !
Elle est l'étoile ici, qu'interrogent les yeux,
La route qu'elle prend peut mener jusqu'aux cieux.
Ceux qu'elle guide, ainsi, sont hantés par les cimes,
Avec elle, je veux les conduire aux abîmes !.....
Satan ! détourne-la de son pur idéal
Et verse dans son cœur ton venin infernal.
Que la vertu lui semble importune et morose,
Que mon souffle pervers flétrisse cette rose !
Avec un ange, enfin, je reprends le combat !
Quel sera le vainqueur dans ce nouveau débat ?.....
C'est l'heure, Lucifer, de prendre ta revanche.....

SCENE V

SATAN ET PIARRÈS

Ce dernier est un jeune homme. Il vient d'arriver dans la rue et s'est avancé vivement, vers l'établi où Satan travaille,

PIARRÈS

A quel prix vendez-vous cette pelote blanche ?
Je suis pilotari, je veux que le fronton
Retentisse de coups dignes d'un vert bâton !
J'exige que ma balle, à la fois, claque et siffle,
Qu'elle frappe le mur, avec un bruit de gifle,

Mais qu'elle soit aussi, dans son vol sous l'azur,
Comme une aile échappée à mon poing mâle et dur !

SATAN lui présentant plusieurs pelotes l'une après l'autre.

A ta guise, joueur ! Fais ton choix, examine.
Tu peux voir qu'elles ont satisfaisante mine.
Palpe-les, savamment, dans le creux de ta main,
Pour que, dans ton combat, tu sois vainqueur demain !

S'adressant à Piarrès qui vient de choisir une pelote.

Tu seras plus parfait dans ta forme d'athlète
Si tu veux arrondir un peu plus ton emplette.
Ces sandales, je crois, méritent ton regard.
De ta victoire, ami ! elles voudraient leur part !
La balle, tu le sais, serait insaisissable
Si les pieds du joueur s'attardaient sur le sable,
S'ils ne bondissaient pas comme deux papillons
Poursuivant un bourdon au-dessus des sillons,
S'ils n'avaient pas, enfin, pour vaincre, la sandale
Qui, tout exprés, sans doute, est faite pour la balle !...

PIARRÈS, gaiement, prenant pelote et sandales.

Je ne résiste pas à ton art de vendeur
Qui ne me paraît pas dépourvu de saveur !

SATAN

Tu te réjouiras d'avoir eu confiance.
Les objets que je vends décuplent la science
De celui qui s'en sert, s'abandonnant à moi !.....
Mais, que vois-je ?... Pourquoi, sur ton front cet émoi ?

Apercevant Madalen qui revient de la fontaine.

Ah ! je comprends fort bien et ton trouble et ta joie...
C'est Madalen qui vient, suivant sa même voie.

MADALEN, la cruche sur la tête, le bras levé par prudence.

Tiens !... Bonjour Piarrès !

S'adressant à Satan.

Quelle aubaine pour vous !
Vos concurrents, Monsieur, se montreront jaloux
Qu'il vous ait accordé l'honneur de sa visite.
Piarrès !.... vous savez, c'est quelqu'un, dans ce site !..
C'est le roi des joueurs, c'est un jeune soleil
Dont l'approche, au fronton, donne un reflet vermeil !
C'est lui, qui, par ses cris, ranime les courages,
Son bras semble un éclair traversant les orages !
La balle, de ses coups, ne se relève pas,
Et roule sur le sol, en un fougueux trépas.
Toute une foule, alors, en ouragan, acclame
Notre beau Piarrès dont la fureur l'enflamme !

PIARRÈS, avec émotion.

Madalen ! tant d'honneur dépasse mon espoir.....

Réagissant contre son émotion

L'heure presse... Un défi... j'y cours donc. Au revoir !

SATAN, avec ironie.

Madalen ! Madalen ! Vous êtes éloquente !
Cette ardeur à l'éloge, est-elle, en vous, fréquente ?
Ou n'est-ce point l'amour qui dicta ce discours ?
A tant d'enthousiasme, il prêta son secours
Répandant sa douceur dans toutes vos paroles !

Je crois que votre cœur s'est pris aux paraboles
Que la balle décrit , docile à ce joueur !

Sur un ton de perfidie.

Mais, de lui plaire aussi, aurez-vous le bonheur ?.....
La gloire, est pour l'amour, compagne bien néfaste,
Elle entraîne à l'oubli, dans l'orgueil et le faste....
Les soupirs d'une aimée, hélas ! comptent bien peu
Quand le char de triomphe enfonce son essieu
Dans un flot enivrant de lauriers et de roses,
Emportant le vainqueur vers des apothéoses !.....
Piarrès, dites-vous, est un héros, aussi.
Croyez-vous, Madalen, qu'il ait de vous, souci ?
Qu'il pense plus à vous, enfin, qu'à sa victoire ?...
Je crains que ses succès ne troublent sa mémoire
Et que vos tendres yeux s'effacent en son cœur !

MADALEN d'un air narquois.

Pourquoi prendre avec moi, Monsieur, cet air moqueur !
Qui vous a révélé les secrets de mon âme ?
Bien fin, celui qui sait ce que rêve une femme !.....
J'applaudis Piarrès, de mes ferventes mains,
Mais ces élans pour lui ont-ils des lendemains ?.....
Savez-vous, en un mot, s'il règne en ma pensée,
Et si, muettement, je suis sa fiancée !.....

SATAN, doucereux.

De grâce, excusez-moi, mais s'il advient qu'un jour,
Incompris, douloureux, s'afflige votre amour,
Vous pourrez recourir à moi, sans nulle crainte,
J'ai, pour vaincre les cœurs, une infaillible étreinte.
Quand vous aurez choisi votre futur mari,
Je vous le donnerai, fût-il pilotari !

MADALEN, riant aux éclats.

Et combien d'écus d'or coûterait ce service ?
N'attendez pas de moi un pareil sacrifice !.....
Madalen a choisi celui qui l'aimera,
Et je n'ai pas besoin de vous, vieux scélérat !.....

Elle continue sa route et disparaît.

SCENE VI

SATAN. - MARRUMA

MARRUMA, qui a surgi comme une apparition.

Oui, royal scélérat !.... Satan, Satan ! lui-même !

S'adressantà lui.

Car je te reconnais malgré ton stratagème.....
En vain, tu t'es caché sous ce déguisement !
Le loup imite, en vain, l'innocent bêlement,
L'alarme est aussitôt dans l'humble bergerie,
Le berger la défend de cette fourberie !....
Je déjouerai aussi les perfides projets
Que, sournois, tu nourris contre tous mes sujets.
Tu te trompes, vraiment, si tu poursuis le rêve
De triompher, ici, comme jadis, près d'Eve !
Je t'annonce, Satan, que je suis Marruma,
Et que, si par hasard, l'espoir dans toi germa
De conduire ce peuple au fond du précipice,
Renonce à cet espoir, chimérique caprice !

SATAN, dédaigneux.

Marruma..... Mais ce nom me laisse indifférent,
Crois-tu donc m'effrayer par ce ton délirant !....

Ton pouvoir, quel qu'il soit, je ne puis qu'en sourire.
C'est là le seul émoi que ton ardeur m'inspire.
L'ouragan a raison, vois-tu, du papillon,
Et ses ailes tournoient au vent du tourbillon !

MARRUMA, sur un ton de défi.

Mais, si ce papillon est, en même temps, Fée !.....
Bien que de ma couronne, aujourd'hui non coiffée,
Si c'est moi, cette Fée, et que mon idéal
Soit de garder ces monts et de garder ce val
De toute invasion étrangère, importune.....
Si je place, au-dessus de toute autre fortune,
Le bonheur, pour ce peuple, encore intact et pur,
De demeurer, ainsi, libre sous son azur,
Si je veux que ce peuple, en un mot, reste Basque
Loyal, fidèle et bon, sans traîtrise, ni masque
Ne crois-tu pas, Satan, que je pourrai beaucoup,
Et que je te rendrai, s'il le faut, coup pour coup ?
Tant que tu seras là, vigilante, alarmée,
Je vaudrai, sache-le, seule, toute une armée !
Ce rude sol et moi nous ne ferons plus qu'un.....
Si tu guettes, jamais, quelque chose ou quelqu'un,
Ce sera Marruma, toujours, ton adversaire !....
Et tu verras, alors, comment elle lacère,
Comment ce papillon, mieux armé que d'un dard,
Devient soudain abeille et flamme d'étendard !.....
Ton avenir, ici, m'apparaît triste et sombre,
Prends garde, qu'en ces lieux, ton vieux renom ne sombre !
Satan, je t'avouerai que j'ai pitié de toi,
Et que, dès à présent, tu peux chercher un toit
Hors de notre pays où tu perdrais ta peine,
Ton temps et ta santé, en une attente vaine !.....

Marruma s'en va à ces mots, à pas pressés, laissant Satan très pensif.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

La maison de Madalen. Cette maison, vue de façade, fait le fond de la scène, et la scène elle-même, représente la vaste cour qui y conduit, avec meules de foin et de paille. — Le décor figure les alentours de la maison : bosquet de chênes, terres labourables, prairies, etc. Au premier plan, un chemin rustique, bordé, çà et là, de buissons.

SCENE PREMIERE

SATAN, seul à l'entrée de la vaste cour campagnarde.

J'entends rire l'Enfer, de me voir amoureux!
Moi, terreur des mortels, me voilà tout peureux,
Tout transi, tout tremblant, maintenant que j'approche
De sa blanche maison qui me semble un reproche,
Sévère, menaçant et prêt à m'écraser.
Parce que mon vieux cœur eut tort de s'embraser...
C'est donc là sa maison, la maison qui l'abrite!
Là, que vit Madalen dont l'image est inscrite
Au tréfonds de mon âme en proie à sa beauté!
J'oublie, en la voyant, la terrible clarté
De mon rouge royaume et la haineuse tâche
Pour laquelle, à présent, je me sens froid et lâche!
Je voulais asservir Madalen à mes lois
Et conquérir ce peuple, ensuite, en quelques mois....
Désormais, que m'importe un rêve de vengeance!

J'éprouve, tout à coup, une tendre indulgence
Pour ces hommes qui sont, ainsi que Madalen,
Libres, jusqu'à ce jour, de mon esprit malin...
Il faut que je la voie, il faut que je lui dise
Le feu de mon amour dont le tourment m'épuise !

SCENE II

SATAN ET MADALEN

MADALEN,

qui paraît sur le seuil de sa porte, à Satan qui s'est approché.

Et bonjour, Mihi-Motz !.... Au fait, quel diable donc
Me souffle ce surnom ! Accordez-moi pardon !
Pour mon irrévérence ou mieux pour ma boutade !...
Un grain de sel, parfois, rend l'entretien moins fade..
Si j'ai dit : Mihi-Motz, c'est que vous parlez peu
Et que la langue basque est pour vous rude jeu !
Peut-être ignorez-vous que Mihi-Motz veut dire
« Langue coupée » et que, sans nullement médire
De vos capacités ni de votre savoir ,
Langue coupée et vous, semblez équivaloir !
Ce sobriquet, vraiment, vous convient à merveille.
Il est temps, mon ami, que votre esprit s'éveille !

SATAN, tout heureux.

Vous m'appelez ami !... Quel baume pour mon cœur !
De ce mot, n'est pas loin le titre de vainqueur.....

S'enhardissant.

Je voudrais remporter une douce victoire
En attirant vers moi vos yeux, votre mémoire,

Vos rêves, vos projets, en méritant, enfin,
— Pourquoi dissimuler ? — le don de votre main !

MADALEN, surprise.

Ai-je bien entendu !.... Ces paroles sont graves,
Elles feraient vibrer les âmes les plus braves.
Ce n'est pas bien, Monsieur, de me railler ainsi !....
Par de pareils propos, follement, sans souci,
Les hommes, trop souvent, font naître l'espérance,
Dans des cœurs confiants, voués à la souffrance !

SATAN, radieux.

Est-ce vrai, Madalen, que vous souffririez
De mon indifférence ? Est-ce que vous riez ?...
Cet air soudain pensif, peint sur votre visage,
Qui vous rend plus exquise, est-ce du badinage ?
Ou bien, mon amitié, pour vous, a-t-elle un prix ?
Est-ce en vain que de vous, je suis, hélas, épris ?

MADALEN

Certes, mon embarras est grand pour vous répondre !
Etes-vous bien certain de ne pas tout confondre
Dans le monde subtil des sentiments humains ?
Le royaume du cœur a mille et un chemins.
Vous éprouvez pour moi un sentiment peut-être !
Un peu de sympathie a pu le faire naître...
C'est un peu d'amitié, plutôt, tout simplement !
Vous êtes le jouet, je crois, d'un engouement,
Mais ce n'est point l'amour qui possède votre âme !

SATAN,

A votre insu, dans moi, s'alluma cette flamme.....
Pour vous la révéler, j'attendais le moment,
Où, dans votre idiome, enchâssant mon serment,

Je pourrais exprimer mon ardente pensée
En des termes choisis, avec art, nuancée,
J'avais rêvé qu'un jour, qu'un jour viendrait,
Où votre langue ardue, enfin, m'obéirait !

MADALEN, riant.

Un pareil rêve, ici, est appelé : chimère !
Le seul philtre vainqueur, c'est le lait de la mère....
Il faut avoir sucé ces mots avec le sein
Et que, sur le berceau, ait pris vol leur essaim !

SATAN

Je ne le sais que trop ! Le Temps, en vain, s'écoule,
Mon travail est stérile et mon espoir s'écroule
D'apprendre cette langue hostile à mon effort !
C'est la première fois qu'un verbe est le plus fort
Et que je suis vaincu par des mots imprenables
Qui ressemblent, parfois, à des cris redoutables.

MADALEN

Si ces mots vous font peur, éloignez-vous de moi,
Car je serai pour vous une cause d'effroi,
Tant, à les prononcer je me montre fidèle,
Tant je veux les entendre et tant je les appelle !

SATAN

En des pays lointains, nous irions rester.....
Ces mots, vous pourriez, alors, les détester
Ils s'enfuiraient plus tôt que vous n'osez le croire,
Résonnant faiblement au fond de la mémoire
Comme le triste écho d'un Passé, sans éclat,
Dont ils seraient, pour vous, tout au plus l'heureux glas !

MADALEN

Je proteste ardemment contre pareille injure !
Jamais, vous m'entendez, je ne serai parjure !

SATAN

Les plaisirs, les honneurs vous comblant, à la fois,
Vos serments d'aujourd'hui vous sembleraient un poids
Dont se dégagerait vite votre jeunesse.

MADALEN

Vous parlez de cela comme d'une prouesse !

Se tournant vers la maison.

Si ces murs ne criaient à l'hospitalité
Ma main, à votre joue, eût dit sa qualité !.....
Je vous invite donc à faire volte-face,
Car vous êtes un monstre aux airs de boniface !

SATAN

Sous cet affront cinglant, mon sang devrait frémir,
Mais mon malheureux cœur ne sait plus que gémir !
Je blâme mes propos qui vous ont offensée,
Ils ont, trop véhéments, mal traduit ma pensée !
Madalen ! pardonnez à ma bouillante ardeur,
Je souffre d'avoir pu blesser votre candeur !
Si j'ai révé pour vous un tout autre partage,
Un tout autre destin, loin de votre village,
C'est que votre beauté, vos charmes, vos appas,
S'étiolent, ici et ne triomphent pas.
Madalen ! je vous offre un palais, la richesse,
Des fêtes, des festins, l'enivrante allégresse
D'une ville aux cent tours abondante en joyaux.
C'en serait fait, alors pour vous des durs travaux !
Vos gestes épiés, tels que ceux d'une reine,

Vous garderaient longtemps la grâce souveraine
De vos traits, de vos yeux et de votre âme aussi...
Je vous épargnerais l'ombre d'un seul souci.

MADALEN

Vous devenez, je vois, plus doux, plus agréable,
Et de vous écouter je me sens plus capable !
Déjà je m'attendris — et peut-être est-ce un tort —
En découvrant, chez vous, tant de soin pour mon sort !
A vos aveux, comment pourrais-je rester sourde !
Car n'y pas s'arrêter serait faute très lourde !
Le don de votre amour est fait pour m'émouvoir....
Quand un cœur s'offre, ainsi, c'est je crois un devoir
De ne point le briser, d'un seul mot, par caprice !....
Le moindre attachement vaut bien qu'on réfléchisse.
Un geste, un seul regard où luit de la bonté,
Une main qu'on nous tend avec sincérité,
C'est un peu de lumière épandue en nos âmes !
J'aime toutes lueurs : rayons, éclairs ou flammes !

SATAN, avec amertume.

Il est des feux, hélas, dont on voudrait mourir !

S'interrompant comme s'il craignait d'avoir trop parlé.

Il est de vos regards qui me font trop souffrir,
Dont un rival heureux a seul le privilège.....
De ma crainte secrète, enfin, mon cœur, s'allège !

Se faisant violence pour parler.

Piarrès, tous les jours, me devient odieux,
Car je lis votre accueil sur son front radieux !
Dût mon orgueil, ici, se courber, sous l'offense,
J'ose vous demander, s'il le faut, ma sentence.

C'est Piarrès ou moi !.... Lequel préférez-vous ?
Lequel obtiendra-t-il, de vous, le nom d'époux ?

MADALEN. gaiement.

Vous me faites voler de surprise en surprise !.....
Ainsi, vous m'ordonnez, sans pitié, d'être éprise
Et de me prononcer, sans retard, sur mon choix !

Devenant pensive.

De quel côté, mon cœur va-t-il porter son poids ?
Mystère de demain ! ce soir, c'est un peu vite !
C'est trop grave, en effet, pour qu'on se précipite !...
Déjà, les feux du soir colorent l'horizon,
Et l'apprêt du repas m'appelle à la maison.
Puis, la nuit va venir avec son ciel d'étoiles.
Le Rêve soufflera, dans moi, à pleines voiles,
J'écouterai chanter d'impérieuses voix,
Et je me soumettrai, quelles que soient leurs lois !
Vous reviendrez, demain, ici même, dès l'aube,
Sans craindre que j'hésite ou que je me dérobe.
Alors je vous dirai lequel j'aurai choisi.

Gaiement à Satan qui parait ému.

Attendez ma réponse avant d'être saisi
D'un pareil tremblement quelque peu ridicule !
Je ne prendrai parti qu'avec soin et scrupule

SATAN, un peu rassuré.

Je puis donc espérer, car mon amour est grand,
Et si vous l'écoutez, j'aurai le premier rang !
A demain, Madalen !.... Que la nuit vous inspire
Surtout, souvenez-vous à quel point je soupire !

Il s'en va et sort de la scène.

MADALEN, pendant que Satan s'éloigne.

Je vous salue, ami ! Vous méritez ce nom,
Vous qui daignez m'aimer, moi qui suis sans renom,
Sans luxe, sans fortune et sans sceaux de noblesse...
Votre façon me plaît, bien loin qu'elle me blesse !

Elle rentre dans sa maison.

SCENE III

MARRUMA,

qui a paru brusquement à la faveur de la nuit qui tombe.

Il est temps que j'accoure !... Un malheur est sur nous !
Devant Satan vainqueur, plierai-je les genoux ?
Madalen, subjuguée et tout à coup séduite,
Va succomber peut-être, à ses forces réduite !.....
Je t'appelle au secours, je t'évoque, ce soir,
Ame de notre sol ! !.... Ainsi qu'un encensoir,
Balance-toi, sans trêve, en un furieux rythme !
L'heure vient de sonner où te guette l'abîme !.....
L'heure trouble où la Nuit avec le ciel se bat,
Où les étoiles d'or tremblent de ce combat !
Sous le vaste horizon qui contient nos vallées,
Notre Océan, nos monts, nos ombreuses allées,
Balance-toi, ce soir, âme de notre sol,
Car un sombre larron ourdit chez toi un vol !.....
Il cherche à te ravir ta plus belle parure,
La jeunesse, la grâce, en sa fleur la plus pure,
La rose étincelante, orgueil de ton jardin,
Qu'avec amour, ses sœurs appellent Madalen !.....
Au fond de ton Passé, sous la terrestre écorce,

Entends-tu tes aïeux qui redressent leur torse !....
Ame de notre sol, déchaîne ton encens,
Des morts et des vivants qu'il enivre les sens !
Qu'ils surgissent ensemble, à cette heure, où dans l'ombre
Satan va faire appel à ses ruses, sans nombre ! !
O morts ! et vous vivants, vous ne permettrez pas
Qu'ainsi soient profanés tant de charmants appas !...
Protégez Madalen de cette perfidie,
Gardez à ce pays sa vieille mélodie,
Sa langue, son mystère et toute sa chanson,
Qui, la nuit, fait passer un étrange frisson !.....

MARRUMA s'est tue inquiète.

J'ai distingué des pas !.. Viendrait-on à mon aide ?
Une sorte de crainte à ma fureur succède !

S'interrompant un instant pour écouter et regarder. Puis, s'effaçant derrière un buisson du chemin.

Je les vois, ils sont deux ! vite, disparaissons !
Pour cachette, toujours, me plaisent les buissons !
De là, j'écouterai.... La nuit, moins de prudence
Retient les beaux parleurs !... Le nocturne silence
Les incite, sans doute, à faire des discours !
Bien des secrets, alors, se donnent libre cours.....

SCENE III

BICHENTÉ ET ICHTÉBÉ

Ce sont deux jeunes hommes. Avant de se quitter, ils s'arrêtent sur le chemin qui fait le premier plan de la scène.

BICHENTÉ, gaiement.

A demain, Ichtébé !.. Je crois que notre course

Nous dispense ce soir, d'observer la grande Ourse »!...
Tous deux nous dormirons d'un paisible sommeil.
Nous avons retrouvé notre troupeau pareil,
Nos bons petits chevaux, nos « pottokas » sont sages,
Nous venons de les voir, en leurs ébats sauvages !
Crois-moi, cher Ichtébé ! quand viendra la saison,
Ils auront du regret de changer d'horizon !....
La montagne leur plaît par sa vaste étendue,
Où leur crinière peut, librement épandue,
Flotter au vent d'orage et sécher au soleil
Sans craindre le fardeau d'un harnais trop vermeil..

ICHTÉBÉ

Nous les ramènerons, au jour fixé, quand même.
Le changement, tu sais, chacun ici-bas l'aime,
L'animal comme l'homme, et le jour n'est pas loin,
Où tous ces « pottokas » voudront de notre foin !

S'interrompant, un instant, et désignant, en riant la maison de Madalen, où, à une fenêtre, brille une lumière.

Mais, je vois Bichenté, que dans la maisonnée,
Tout le monde n'a point achevé sa journée.....
Il est minuit pourtant !.... Sans doute, Madalen,
Qui pour son blanc trousseau file, en secret, le lin !

S'interrompant un instant.

A ce propos, mon cher, le bruit court, au village,
Que, depuis quelque temps, elle serait volage !
Un étranger, dit-on, tu sais, ce sandalier,
Pour qui notre pays fut trop hospitalier,
Serait l'heureux rival, — je ne veux pas le croire —
Du brave Piarrès, son fiancé notoire !
On dit que les écus de ce nouveau venu
Produisent leur effet sur ce cœur ingénu !

BICHENTÉ

C'est parler, au hasard, de cette jeune fille !
Le seul trésor, je crois, qui, dans son âme brille,
C'est ce bon Piarrès qui compte sur sa main.....
Leur parole , à tous deux, suivra son droit chemin.

Parlant plus bas, comme pour un secret.

Et puis, je vais te dire, Ichtébé, à voix basse,
Marruma donnera, s'il faut, le coup de grâce !
Tu connais, n'est-ce pas, son grand amour pour nous.
Le soir, à la veillée, on conte son courroux
Dans le bois d'Otsolar, contre une reine injuste,
Qui, sur elle, abusant de son pouvoir auguste,
La laissa sans défense et sans nul bouclier !.....
Tu sais que cet affront ne la fit pas plier
Et que, dans la Forêt, ainsi qu'un rude orage,
Pour préserver nos droits, sans peur, sa voix fit rage !

ICHTÉBÉ

Je sais, c'est notre Fée et l'on m'a raconté
Qu'en de graves périls, elle usa de bonté.....
Sur nous tous, elle veille, et si par aventure
Madalen, en son cœur, rêvait de forfaiture,
Marruma, j'en suis sûr, viendrait la protéger
De cet homme marqué du titre d'étranger.....

BICHENTÉ, gaiement.

Soyons donc rassurés, puisque notre promise
Est, grâce à Marruma, hors de cette mainmise !
Nous pourrons, au besoin, seconder son effort.....

Plaisantant.

Un bon somme, en ce cas, me rendra bien plus fort.
A demain, donc, ami !

ICHTÉBÉ

Volontiers, je t'imite !
Je vais dormir, je crois, d'un vrai sommeil d'ermite !

Ayant suivi le chemin du premier plan jusque dans l'intérieur des coulisses ils se séparent en se disant ces derniers mots.

SCÈNE IV

MARRUMA, sans sortir de sa cachette.

Oui, votre ardente foi, stimule Marruma !.....
Et je m'enorgueillis d'être ainsi votre mât,
A l'heure où vous menace un naufrage quelconque...
Allez, ne craignez pas !.... votre Fée, en sa conque,
Vogue au-dessus des flots, chassant de l'horizon
Tout ouragan mauvais ou toute trahison !.....

S'interrompant pour écouter.

Cette nuit, je l'avoue, est fertile en surprises,
Et d'un terrible effroi j'aurais subi deux crises
Si je n'étais pas Fée.....

Un temps.

Encore deux passants,
Qui, d'ailleurs, n'ont pas l'air d'être bien menaçants !

Gaiement.

Deux femmes, cette fois !.... Ma place devient bonne !
D'autant que par bonheur, l'une et l'autre personne
Semblent, du commérage atteindre la splendeur !
Bien que mon rôle ici, manque un peu de grandeur,
Faisons notre profit de tout ce bavardage,
Leur colloque est utile, elles ont le bon âge !.....

SCENE V

GACHINA ET CHABINA,

s'avançant sur le chemin, au premier plan

GACHINA, s'adressant à Chabina

T'es tu bien assurée, au moins, que nul regard
Ne s'est inquiété de nos détours, si tard ?

CHABINA

Tout dormait dans le bourg !.... Personne ne se doute,
Que nous faisons le guet, ce soir sur cette route !

Toute joyeuse, montrant la fenêtre de Madalen, encore éclairée.

Il y a du bon, ma chère !.... A la fenêtre, là,
Pourquoi cette lumière ? Est-ce net, tout cela !....
J'avais raison, tu vois ! Quelque chose se passe,
Puisque Madalen veille à l'heure où elle est lasse
Des durs travaux du jour qu'elle a faits vaillamment !
M'est avis, Gachina, qu'elle a quelque tourment
Qui l'oblige, ce soir, à demeurer pensive.....
Nous avons donc bien fait d'être sur le « Qui-vive » !
Le sandalier hier, paraissait soucieux,
Il allait et venait, grave et mystérieux .....

Stupéfaite.

O ciel ! où nous cacher ! le voilà qui s'avance !.....

SATAN narquois.

Mesdames, votre émoi semble de la démence !
De trembler, à ce point, il n'est pas de motif....

Quant à moi, comme vous, je ne suis pas craintif !
Et n'ai point redouté votre aimable présence.....
Vous sachant en ces lieux, je viens, par obligeance..
Votre sollicitude est faite pour toucher,
Je veux vous renseigner, avant de me coucher !
Je puis vous épargner une attente inutile,
Et, dédaignant pour vous, toute ruse subtile,
Vous dire, qu'en effet, je pense à Madalen !...

GACHINA, remise de son émotion.

En ce cas, beau Monsieur, vous n'êtes pas malin !....
Vous courez au refus, vous avez une tache,
Puisque, grand maladroit, vous gardez la moustache !
Voyez, autour de vous : les hommes du Pays
Par ce vain ornement ne sont point envahis !.....
Ici, c'est peu porté et cela vous enlève
Des chances de succès près de nos filles d'Eve !....
Pour plaire à Madalen — à quoi bon le cacher —
Des Basques, par vos traits, il faut vous rapprocher.
Il faut leur ressembler, autant qu'il est possible,
Et surtout, supprimer, sous le nez cette cible,
Qui de maints quolibets serait l'occasion.....

Un temps.

D'un vrai Basque, en un mot, donnez l'illusion !

SATAN, insinuant.

Je suivrai ce conseil !.. Madalen, dès l'aurore,
Me verra dépouillé de ma pileuse flore !
Devancez-moi chez elle et tenez, au besoin,
Quelques propos flatteurs sur l'étranger du coin !
Je vous en saurai gré, ayant quelque fortune.

Un temps.

Mais de rentrer chez nous, l'heure semble opportune,
Vous n'avez pas perdu, cette fois, votre temps,
Je vous ai beaucoup dit, en ces quelques instants !...

Il s'en va. — GACHINA ET CHABINA, s'en allant de leur côté.

CHABINA

Nous pouvons donc, aussi, regagner notre rue.
Déjà le laboureur apprête sa charrue !

S'adressant à Satan qui s'éloigne.

A l'aube, nous serons, peut-être, près de vous,
Et nous vous aiderons à devenir l'époux !.....

SCENE VI

MARRUMA puis MADALEN

MARRUMA ironique

sortant de sa cachette et se tenant au premier plan, sur le chemin.

Satan ! ne t'endors pas sur pareille promesse.
Ces deux vieilles viendront pour la seule allégresse
D'assister au spectacle, en témoins curieux,
Pour te voir, morfondu, contrit, obséquieux !
Gachina ! Chabina ! je lis dans vos pensées,
Je vous sais toutes deux, trop sages, trop sensées,
Pour jeter Madalen aux mains d'un étranger !

S'exaltant.

Je vous vois accourir pour mieux la protéger,

Pour joindre vos efforts à ceux de votre Fée,
Pour que Satan n'ait point un semblable trophée !

Un temps.

Mais l'heure décisive approche et le coteau
S'enveloppe, frileux, de son rose manteau....

S'interrompant.

Chut ! voici Madalen ! pensive à sa fenêtre,
Elle parle !.... Ecoutons sans nous faire connaître !...

MADALEN, parlant lentement pendant que Marruma se dissimule.

Mes parents !.... ma maison ! mon Pays !... les laisser !
Tous ces chers horizons, ne plus les caresser
De mon regard ému dont ils sont la lumière !.....
Pour un palais trop grand, déserter ma chaumière !
Il me promet, c'est vrai, des bijoux, des trésors,
Mais, qu'importe à mon cœur le luxe et tous ses ors !...
Sur mon doigt une perle, en vain, sera posée
Si je ne revois plus ma natale rosée !.....

MARRUMA

radieuse, contemplant Madalen qui est maintenant silencieuse à sa fenêtre.

Je savais, je savais que ce serait ainsi !
O race inaccessible, accepte mon merci !.....
J'étais là, Madalen, pour que tu ne défailles,
Car Marruma prend part à toutes vos batailles.
Elle est la voix qui sort du creux de vos sillons,
Et de l'âtre, le soir, dans le chant des grillons !
De l'ancestral Passé, vigilante gardienne,
En secret, je combats pour que ce peuple tienne,

Et pour qu'il soit vainqueur du fer ou du poison,
Du loup ou du serpent caché dans la maison !

MADALEN, réveuse à sa fenêtre.

Je suis prête à répondre !... Il peut venir, c'est l'heure !
Sois contente de moi, ô ma vieille demeure !

SCENE VII

MADALEN ET SATAN,

Satan paraît sur le chemin et se dirige vers la maison de Madalen. Celle-ci l'ayant aperçu, est descendue dans la cour, à sa rencontre.

SATAN, humblement.

Me voici, Madalen ! comme il fut convenu,
Heureux, mais triste aussi, que le jour soit venu !
J'ai hâte de savoir et je tremble d'apprendre !
Indécis, résolu, je ne puis me comprendre !
J'étais las d'espérer, mais l'espoir même est doux !
Que vais-je devenir s'il sombre tout à coup !.....
Ah ! combien cette nuit fut longue à mon attente !
Mais combien brève aussi, car sur sa noire pente,
J'ai cru voir, par instants, rouler mon cher bonheur !
Hélas ! j'appelais l'aube et craignais sa lueur.

MADALEN, avec douceur.

Tout le bonheur n'est point dans une seule aurore...
Ne vous désolez pas, vous aimerez encore !.....
Dans le vaste Univers il est plus d'une fleur
Dont le parfum est doux, dont belle est la couleur !

SATAN bouleversé.

J'ai compris !.... la sentence !.... Oui, c'est bien la
[sentence
Piarrès, je le vois, a votre préférence.
C'est lui que votre cœur a choisi pour toujours.....
Mais, ce choix, Madalen, est-il donc sans recours ?
C'est peut-être l'effet d'un fugitif caprice !
J'attendrai, s'il le faut, prolongeant mon supplice,
Que votre sentiment se retourne vers moi,
Car, ma hâte est la cause, en vous, de cet émoi !

MADALEN

L'onde de l'Océan est-elle moins amère
Depuis que les saisons, de leur aile éphémère,
Effleurent, tour à tour, notre vieil Univers !.....
Ainsi, mon cœur, sera le même aux jours divers.
N'attendez pas, enfin, que, soudain, je varie,
C'est mon destin qui veut, qu'ici, je me marie,
Ayant, dans mon Pays, choisi mon fiancé.
Ah ! j'ai senti, combien ce serait insensé
D'unir mes jours futurs à qui hait notre langue !
Car vous la haïssez ! Votre pâleur exsangue
Trahit votre fureur tandis que vous luttez,
Et qu'au seuil de ses mots, toujours vous vous butez !
Dût la haine, d'ailleurs, n'habiter point votre âme,
Je ne me résous pas à devenir la femme
De quiconque ne peut s'exprimer aisément
En notre vieux parler, — millénaire instrument !

SATAN

La raison du refus me paraît enfantine !
Se peut-il, Madalen, que votre cœur s'obstine
Sur ce méchant détail, sur des sons, après tout !...
Le sentiment, dès lors, compte très peu pour vous !

MADALEN

Mais, c'est le sentiment qui, dans moi, ne peut naître
Si je n'aperçois pas le ciel, de ma fenêtre !.....
Le ciel de ma pensée, eh ! bien ! c'est ce parler
Dans lequel, seulement, mon cœur peut déferler !...
J'éprouve, sans ces mots, comme un désert dans l'âme !
Les astres sont éteints, les yeux n'ont point de flamme !
Par ces mots, seulement, je veux me fiancer !
Et quel autre idiome, ainsi peut nuancer
La tendresse, à la fois, véhémente et naïve !...
De cette langue, enfin, je resterai captive.
Sans elle, je ne puis, me régaler du jour,
Ni vivre, ni penser, ni souffrir à mon tour !
Cette langue est mon âme et je veux la transmettre
A mes enfants, plus tard !... Daigne Dieu le permettre !
Mon premier cri de mère, oui, mon cri maternel
Prenant l'un de ses mots, sera plus solennel !...
En quels refrains plus doux chanter une berceuse !
En quelle autre oraison se sentir plus pieuse !

SATAN, irrité.

C'est bien ! cela suffit !... Suivez votre destin !
Mais tremblez de me voir troubler votre festin !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

Le fronton du village avec sa place. Le fronton fait le fond de la scène. Des deux côtés de la place et y faisant face : quatre ou cinq maisons basques. Quelques chênes, aux ombrages épais, complètent le paysage.

SCENE PREMIERE

Madalen, Piarrès. Joueurs de pelote. Groupes de spectateurs qui se dispersent et sortent lentement, par les côtés de la scène, vers le fond, après la partie qui vient d'avoir lieu. Bruit confus de conversations.

MADALEN ET PIARRÈS, au premier plan

Piarrès en costume de pilotari.

MADALEN, avec enthousiasme.

Bravo ! mon Piarrès !... Tu me vois toute fière !
Ta victoire, à mon front prodigue sa lumière !
Plus que toi, beau vainqueur, je goûte tes succès....
Tu ne m'en voudras pas, je crois, de cet excès !
A chacun de tes coups, mon cœur battait à rompre !
Mes mains t'ont applaudi, presque sans s'interrompre !
Je sentais tous les yeux s'intéresser à moi,
Mais je n'essayais pas de cacher mon émoi.
J'aurais voulu crier, dans un élan de joie,
« Voyez, c'est Piarrès !.... Tout adversaire ploie
Sous le rude ouragan de son terrible bras !

C'est lui, c'est Piarrès ! l'âme de nos combats !
Je suis sa fiancée..... il m'a choisie, il m'aime !... »

PIARRÈS, pensif.

Mais, Piarrès, de toi, peut-il dire de même ?
Je suis moins confiant, depuis que j'ai surpris
Chez toi, cet étranger, qui me paraît épris.....
J'ai souffert, Madalen ! lorsqu'un jour, je t'ai vue,
Avec lui, très longtemps, poursuivre une entrevue !

MADALEN

Une entrevue, ami, d'où tu sortis vainqueur,
Où par amour pour toi je bravai sa rancœur,
En proclamant sans peur, sans nulle réticence,
Qu'à mon cher Piarrès allait ma préférence.....
De bijoux, de trésors, il me fit le tableau
Mais, à tous ces attraits, mon cœur demeura clos !
C'en est fait, maintenant, de sa folle espérance,
Il sait que mon destin, sans toi, n'est que souffrance !

PIARRÈS, avec émotion.

Pardonne, Madalen, à mon fâcheux soupçon.
Je suis un peu fougueux, vois-tu, c'est ma façon !

Un instant, pensif.

Mais, as-tu bien pesé, dis-moi, ce sacrifice ?
Car je vais te parler, sans le moindre artifice.....
La richesse n'est pas, jusqu'ici, dans mon lot,
Vers d'autres plus heureux, elle mène son flot.
J'ai donc peur, Madalen, que ta chère promesse
Ne soit l'effet trompeur de ta franche jeunesse,
Et qu'il t'advienne hélas ! de regretter, un jour,

L'abandon que tu fais de tout, par pur amour !
Avec ton Piarrès, ce n'est pas la fortune....
Pour réfléchir encor, cueille l'heure opportune.

MADALEN, avec animation.

Que dis-tu, Piarrès !.... Ma fortune, c'est toi !
Qu'importent les palais ! j'aime mieux l'humble toit
Qui, sur notre bonheur, resserrera ses tuiles....
Aux lampadaires d'or brûlant parfums et huiles
Je préfère tes yeux plus beaux que le soleil
Et ton front protecteur penché sur mon sommeil !...

S'étant recueillie un instant.

Piarrès, désormais, garde-toi de me plaindre,
Toi seul es le trésor auquel je veuille atteindre ! :...

S'interrompant, surprise, ayant aperçu Satan.

Mais, que cherche-t-il donc ?.... Je te laisse avec lui,
Je t'attends, n'est-ce pas, chez mon père, aujourd'hui !

SCENE II

PIARRÈS. — SATAN

SATAN, sournois

Ainsi, toujours vainqueur, dans toutes les batailles !
Qu'il s'agisse de jeu, ou bien de fiançailles !
C'est bien, mes compliments ! L'avenir te sourit,
Mais la gloire, tu sais, légèrement nourrit !....

Baissant la voix.

Je viens te proposer un marché magnifique,

Pécuniairement, je crois, très prolifique !.....
Il n'est bruit, au Pays, que du prochain combat,
Où, contre toi, tout seul, une troupe se bat !.....

PIARRÈS riant.

C'est très exagéré ! la chose est impossible,
Même, je reconnais que je fus irascible
En lançant ce défi, de moi seul contre trois !
Mais, je serai vainqueur des trois, quoi qu'il en soit !

SATAN, insinuant.

C'est là qu'est ton erreur !.... Mieux vaudrait la défaite.

PIARRÈS surpris.

Penses-tu plaisanter, ou bien perds-tu la tête ?

SATAN

Toi, tu perds la fortune, en étant le vainqueur.....
Ton intérêt, pourtant, s'accorde avec ton cœur.
Ecoute, Piarrès, ce que je te propose.
— C'est quelqu'un qui m'envoie et voilà pourquoi j'ose —
Dans ce prochain combat, ne lutte qu'à moitié,
Fais don d'un peu de gloire, aux autres, par pitié !
On te paiera très cher, ce geste magnanime.
D'ailleurs, de ton échec, l'attente est unanime,
Car ton défi paraît par trop audacieux.....
Et quant à ce secret, n'en sois point soucieux,
Il sera bien gardé, compte sur ma parole ;
Allons ! pour une fois, accepte donc ce rôle !

PIARRÈS, pensif, à part.

Madalen m'a choisi, son sacrifice est grand,

J'aurais là le moyen de lui donner le rang
Que mérite sa grâce exquise et souveraine !

S'adressant à Satan.

Mais pour me laisser vaincre, ainsi, dans mon arène,
Combien me promets-tu de jaunets trébuchants ?

SATAN, heureux.

Autant qu'il t'en faudra, pour que propos méchants
Ne te reprochent plus de vouer à la gêne
La belle Madalen, digne d'un sort de Reine.

PIARRÈS, songeur.

Fort bien ! j'aviserai en temps et lieu..... C'est dit.

Il sort de la scène.

SATAN, resté seul.

Quand Madalen saura sa ruse de bandit
Et que son fiancé fit cette félonie,
De ce fervent amour ce sera l'agonie !
Ma vengeance commence, ici, sur leur bonheur,
Et je l'exercerai, s'il le faut, bien ailleurs !.....

Il sort de la scène.

SCENE II

GACHINA ET CHABINA

arrivant précipitamment ; visiblement bouleversées.

GACHINA, sur un ton de frayeur.

Qu'allons-nous devenir !... Je tremble d'épouvante,
Car nulle heure, pour nous, ne fut plus émouvante !

Notre pauvre Pays, hélas ! est en danger !
La nouvelle, dit-on, provient d'un messager.....
Un barbare ennemi sur notre sol s'avance,
Allons-nous succomber sous le fer de sa lance !:.....
Quels sont les noirs projets qu'il forme contre nous !
De nous exterminer rêve-t-il en courroux ?

CHABINA effrayée aussi.

Quoi ! c'est l'invasion !..... peut-être l'esclavage !
Plusieurs de nos vallons, déjà, tenus en gage !
Est-ce vrai, tout cela ? Est-ce vrai ? dis- le moi !

GACHINA

Les Wisigoths sont là, commandés par leur roi !
Ils ont, depuis deux jours, dépassé nos frontières,
Les tentes de leurs camps, au vent, claquent altières
Et leurs fringants chevaux, par leur hennissement,
Donnent à nos forêts un long frémissement,.....
Demain, demain peut-être, ils fouleront nos terres ! ...
Nous verrons, sur nos champs, l'éclair des cimeterres...
Et que pourront contre eux nos rustiques soldats ?

CHABINA reprenant courage.

Nulle armure de fer n'alourdira leurs pas !
Rapides dans leurs coups, harcelant le colosse,
— Meute ardente, acharnée à l'assaut du molosse —
Ils briseront l'élan de l'ennemi troublé,
Et libres, mûriront nos beaux épis de blé !
Et, joyeux, montera du fond de nos vallées,
L'hymne de délivrance, en des strophes ailées !....
Eloignons, éloignons de nous le désespoir
L'ouragan du matin s'achève en un beau soir !...
Tout ceci, Gachina, n'est, je crois, qu'un nuage,
Ce n'est point, sans combats, que le Basque a cet âge !

SCENE III

GACHINA, CHABINA, MAIDER. TROUPE DE WISIGOTHS

MAIDER, accourant effrayée.

Où nous réfugier !.... Ils arrivent nombreux !
Déjà, dans le village, ils discutent entre eux.....
Alaric, dont le nom répand au loin la crainte,
Est le chef de la troupe et la tient sous l'étreinte.
Nos personnes, nos biens, sont donc à sa merci !
S'il le veut, ses soldats frapperont sans souci !

GACHINA

Tu les as vus, Maïder ? Quel parti faut-il prendre ?
Faut-il rester ou fuir, sans nous laisser surpendre !

ALARIC, suivi de plusieurs compagnons d'armes.

Trop tard !... vous resterez !.... Le village est à nous !
Votre Pays si beau, nous rendait trop jaloux
Pour ne pas essayer d'en faire la conquête !.....
Nous voici, sans avoir rencontré la défaite !.....
Vous nous obéirez, désormais, en tous points,
Car nous avons du fer, nous autres, dans nos poings !

S'adressant à ses soldats.

Soldats ! Sur cette place, il faut dresser nos tentes.
J'exige des veilleurs, car les haines latentes,
Dans l'ombre de la nuit, vont peut-être frapper,
Avant que nos renforts aient pu nous rattraper !
Le gros de notre armée est encore en arrière,
Gardons-nous d'être pris, ici, dans la tanière !

SCENE IV

Les mêmes que dans la scène précédente, plus des Basques du village, qui s'avancent en curieux vers les soldats Wisigoths.

UN SOLDAT WISIGOTH, s'adressant à un de ses compagnons.

Leur calme est étonnant ! et leur mutisme aussi !
Ils s'approchent sans dire ou pardon, ou merci....
Tu les vois regarder, de leur air impassible !
Mais les faire parler, cela, c'est impossible !
Ils sont indifférents à notre invasion
Ils feront volontiers, tous, leur soumission !

Ayant circulé un moment, autour des tentes, les Basques se retrouvent au premier plan de la scène.

GACHINA, à l'un de ces Basques.

Nous sommes donc perdus et c'est la servitude !
L'ennemi n'a trouvé, partout, que solitude
Puisqu'il a pu passer, ainsi, sans coup férir.

LE BASQUE, avec assurance.

A cette heure, je crois, plus d'un a dû périr !
Nos soldats, je le sais, du haut de la montagne,
Ont vu les Wisigoths, au loin, dans la campagne.
Ils ont laissé passer, par ruse, tout ceux-ci.....
Mais, innombrablement, leurs frères sont occis !
Ils dorment, maintenant, ayant pour sépulture,
Les rochers qu'il fallait pour couvrir leur stature !....

Ainsi, nos montagnards sont de rudes archers,
Lançant sur l'ennemi, pour flèches, leurs rochers !...
Gardez-donc, dans vos cœurs, la plus ferme espérance,
Car notre sol, déjà, connaît la délivrance !

Baissant un peu la voix.

Cependant, cette nuit, demeurons vigilants,
Pas plus que leurs veilleurs, ne soyons somnolents.

Le groupe des Basques se disperse lentement. Tous s'en vont, excepté les trois femmes, Gachina, Chabina et Maïder.

SCENE V

Au fond de la scène, les Wisigoths, qui maintenant se retirent sous les tentes. Au premier plan, Cachina, Chabina, Maïder qui devisent entre elles pendant que la nuit tombe.

GACHINA, à ses deux compagnes.

Nous pouvons, observer, d'ici, leur attitude.
Ils méritent, je crois notre sollicitude !.....
Il convient d'épier leurs gestes, cette nuit.
Blottissons-nous, les trois, sans faire trop de bruit !

Les trois femmes vont s'asseoir sur un vieux tronc d'arbre qui se trouve, au premier plan de la scène, dans un des coins de la vaste place.

CHABINA,

Parfait ! c'est le bon coin ! mêlons-nous bien à l'ombre;
Le firmament, ce soir, par bonheur, est très sombre.

MAIDER

Vous pouvez, sur mes yeux, compter, malgré cela,
Puisque toutes les deux, comme je vous vois là,
Je vous vis, certain soir, sous certaines fenêtres,
A l'affût d'un secret qu'il vous fallait connaître !....
C'est vous dire, en un mot, que mon guet sera bon.

GACHINA,

J'entends venir quelqu'un !... Maïder baissez le ton !

Gachina s'est tue..... Un homme passe à côté des trois femmes, sans les voir, et se dirige vers les tentes.

CHABINA, étonnée.

Mais, c'est le sandalier !.... Où va-t-il ? C'est étrange !

Le suivant des yeux... Puis, stupéfaite

Pour le laisser passer, le veilleur qui se range !

MAIDER

Le grand chef l'attendait.... Ils sortent tous les deux !
Sous les tentes, voyez, ils ont éteint les feux.....
Ils s'avancent vers nous ! Observons, en silence.
L'éclair de leur regard brille comme une lance.
Ecoutons, écoutons.... Leur colloque est bien vif.

SCENE VI

SATAN ET ALARIC

SATAN, très grave.

Au risque de paraître, à tes yeux, trop craintif,
Je te conseille fort de fuir avant l'aurore....
Il faut battre en retraite... Il en est temps encore.
Je sais que ton armée, hier, eut le dessous,
Et des tiens Alaric, peu sont restés debout !

ALARIC, troublé.

Hélas ! c'est m'annoncer, par ces mots, un désastre !
Ainsi donc, tout à coup, aurait pâli notre astre !

Un temps.

Mais, je n'en suis surpris, pour ma part, qu'à moitié
Je m'explique, à présent, ces regards de pitié
Que les Basques, pour nous, gardaient en leur défaite...
C'est qu'ils savaient, qu'un jour, ils léveraient la tête

S'interrompant un instant.

Je m'en rapporte à toi... Mes soldats vont quitter
Ce Pays, que d'ailleurs, ils craignaient d'habiter,
Car d'autres conquérants, illustres dans l'Histoire,
Ici, n'ont jamais pu, affermir leur Victoire.....
C'est en vain que César, avec ses camps Romains,
Essaya d'éblouir ces bizarres humains,
Il ne put conquérir leur âme dédaigneuse,
Entre eux et ces soldats, se dressait rocailleuse,
Cette langue indomptable, échappant à l'effort
Du Celte et du Romain !..... Nous aurions leur sort !
Ce peuple, en son dédain, a mis sa résistance.
Même, de son vainqueur, il se tient à distance.

Et puisque le combat, hier, nous fut fatal,
Nous allons repartir, ce soir-même, à cheval,
Ne nous souciant point de jouer aux otages !...
Nous allons chevaucher rêvant d'autres pillages,
Vers un autre pays, vers un autre destin,
Devançant, au galop, la clarté du matin !....

Un temps.

Et toi, noble inconnu, qui prends soin de nos vies,
Sans qui j'aurais pu voir, mes armes asservies,
Merci d'avoir voulu te glisser jusqu à moi !

SATAN

J'ai servi ma colère en même temps que toi !
De ce Pays, je suis, depuis trop longtemps, l'hôte ;
La haine, après l'amour, furieux, me ballotte !
Malgré des jours nombreux, je reste l'Etranger !...
De l'affront qu'on me fait, je veux donc me venger.
Conquérants et fléaux c'est moi qui les suscite,
Mais, je ne sais comment, ce Pays ressuscite !...

ALARIC, pensif

Tu seras plus heureux, peut-être, une autre fois....
Au revoir ! Il est temps de regagner nos bois !

Alaric rejoint les hommes, qui sur son ordre. procèdent à l'enlèvement des tentes, pendant que Satan s'en va.

Gachina et ses deux compagnes profitent de toute cette agitation pour s'esquiver aussi.

GACHINA à ses deux compagnes, en s'en allant.

Le traitre !..... le bandit !... Gardons-le bien à vue
Mais que nul, pour l'instant, ne sache l'entrevue !

Elles sortent. Et aussitôt après, silencieux dans leur défilé, les Wisigoths s'en vont.

SCENE VI

PIARRÈS, puis SATAN.

PIARRÈS, qui vient d'arriver seul.

Ils s'en vont !... Quelle joie !... Eh ! bien ! j'en étais sûr !
Il ne me semble pas que sous notre cher azur
Un tyran, quel qu'il soit, puisse exercer son règne.
De si claires lueurs, notre horizon s'imprègne,
Qu'ici la servitude est comme l'aquilon !
Aux rayons du soleil, dès l'aurore, elle fond !

S'interrompant.

Mon fameux sandalier se ferait-il attendre !.....
Tant pis ! car mon marché sera d'autant moins tendre !

Un temps.

Madalen ! c'est pour toi, qu'aujourd'hui, je forfais !
Ah ! je sens, sur mon cœur, comme un horrible faix !
Pourquoi suis-je venu, comme un voleur, dans l'ombre !

SATAN, paraissant brusquement.

Les écus qu'on promet, atteignent un tel nombre,
Que tu pourras combler Madalen, de présents !

PIARRÈS, pensif.

Mais, aurons-nous la joie, alors, des paysans ?

SATAN

Allons ! te voilà pris, maintenant, de scrupules !
Je te croyais exempt de craintes ridicules.....

PIARRÈS, décidé, mais grave.

C'est donc, à mon retour, que tu me donneras
Le prix qu'aura gagné, traîtreusement, mon bras !
Ce combat n'a pas lieu, ici, dans le village,
J'ai préféré choisir un bourg du voisinage,
Car j'aurais trop souffert d'être battu chez moi !

SATAN, sur un ton de bonhomie.

Tu vas t'abandonner encore à ton émoi !.....
Montre-toi plus royal, au seuil de ta fortune,
Car pareille frayeur ne vaut pas une thune !

Un temps.

C'est entendu ! c'est fait !... Là ! touche-moi la main !
Tu recevras ton prix, ici même, demain !

Ils s'en vont tous les deux.

SCENE VII

ICHTÉBÉ, BICHENTÉ, CHALBAT.

Ce sont trois jeunes hommes. Ils sont venus du côté opposé à la sortie de Satan

ICHTÉBÉ.

Le jour s'annonce beau !

BICHENTÉ

Présage de victoire !

On voit, en effet, les premières clartés de l'aube. Puis, le jour vient insensiblement.

CHALBAT

Piarrès, aujourd'hui, va se couvrir de gloire !
Ses adversaires sont, les trois, de premier rang.

ICHTÉBÉ

On dit que leur valeur le laisse indifférent,
Et que, plutôt pensif, il ne prend jamais garde
Aux craintes que, parfois, quelqu'un des siens hasarde !

BICHENTÉ

Des paris surprenants, sont, dit-on, engagés !

CHALBAT

Par Piarrès, sais-tu s'ils sont encouragés ?

BICHENTÉ

Sa parole, en ce sens, n'a pesé sur personne.
Il aurait peur, qu'ainsi, d'orgueil on le soupçonne.

ICHTÉBÉ

Je connais Piarrès.... Il se prononce peu.
Jamais, plus qu'aujourd'hui, son nom ne fut en jeu.
Donc, il triomphera, son honneur le stimule,
De lui-même, il voudra se montrer digne émule.

BICHENTÉ

C'est perdre, notre temps, je crois, en vains discours.
Retournons, un moment, chacun à nos labours,
Nous nous retrouverons, ensuite, sur la route....
Il faut voir cette lutte, amis, coûte que coûte !

CHALBAT

D'ailleurs, notre départ tombe fort à propos

Voici deux promeneurs qui semblent peu dispos
A nous communiquer leurs douces confidences....
Epargnons-leur l'ennui gênant de nos présences !
Vite, disparaissons, sans avoir l'air de voir,
Car ils n'exigent point qu'on leur dise « Au revoir » !

ICHTÉBÉ

Oui, laissons Piarrès avec sa fiancée.
Qu'il emporte au combat l'aile de sa pensée !

Les trois jeunes hommes s'en vont.

SCENE VIII

MADALEN et PIARRÈS, s'avancent lentement tout en devisant.

MADALEN, avec tendresse.

Je reste, tu comprends, pour fêter ton retour !
Tu sais quel est l'éclat qu'on réserve à ce jour ;
Mes compagnes et moi courons avec nos cruches !
Nos Poètes aussi, vont nous ouvrir leurs ruches,
Pour laisser s'envoler vers toi leurs rimes d'or !
Ton retour triomphal marquera leur essor.....
Ils sont venus pour toi, nos « koblaris » illustres,
Ils chanteront, ce soir, du haut de ces balustres.

Madalen désigne l'emplacement où quelques hommes travaillent à la construction d'une estrade au pied du fronton

Leurs strophes s'en iront vers ton front de vainqueur

S'interrompant.

Mais, pourquoi cet air grave au seuil de ton bonheur !..
Piarrès ! craindrais-tu quelque fâcheuse issue ?

PIARRÈS, énigmatique

Toute espérance, hélas ! risque d'être déçue !
Ta confiance, en moi, Madalen, me fait peur.
C'est, trop tôt me parer du titre de vainqueur,
Car je puis succomber dans cette immense lutte !
A de rudes jouteurs, je sais, je suis en butte,
Et mon retour, ici, peut ne pas ressembler
A celui pour lequel on viendra s'assembler !

S'interrompant.

Mais ton amour, dis-moi, a-t,il besoin de gloire ?
Et si je suis battu, dois-je cesser d'y croire ?

MADALEN

Non ! non ! mon Piarrès ! reviens-nous confiant.
Quelle que soit l'issue, et reste souriant.
Madalen t'aimera, même dans la défaite,
Humble ou victorieux, sache mon cœur en fête !

PIARRÈS, heureux, s'apprêtant à partir.

Du coche qui m'attend, écoute les grelots ! . . . .
Madalen, si je perds, c'est dit, pas de sanglots !. . . .

On entend, en effet, les grelots du coche. Piarrès s'en va vivement.

SCENE IX

Madalen. Jeunes filles arrivant sur la place portant chacune sa cruche. Artisans et ouvriers divers se livrant aux préparatifs de la fête.

MADALEN, s'adressant aux jeunes filles.

C est charmant, n est-ce pas, d'être aussi de la fête,
En courant à qui mieux, la cruche sur la tête !
La chose est périlleuse et risque du fracas,
Les cruches. s'effondrànt, parfois, en mille éclats !...

Entraînant ses compagnes.

Allons vers le fronton, nous ranger en bataille,
Pendant que Piarrès, dans sa lutte, se taille
Une nouvelle gloire, au village voisin !.....
Les chevaux iront vite, et court est le chemin.....
Nous ne souffrirons pas d'une trop longue attente.

Plaisantant l'une d'entre elles.

Tu m'as dit, Kattina, que le projet te tente
D'aller à sa rencontre afin de moins languir.....

KATTINA, gaiement.

Plus qu'à moi, te convient, à bon droit, ce désir,
Mais puisque Madalen, ici, préfère attendre
Je n'ai pas de raison pour me montrer plus tendre !..

S'adressant à l'une de ses voisines.

Ni toi, non plus Yuana !....

YUANA, en riant.

J'en conviens aisément.

Madalen a sur nous, le pas, assurément !.....
Je pense qu'Arrocha, du même avis s'inspire !

ARROCHA

Madalen attend bien, ma hâte n'est pas pire !

DOMINICA

Examinons un peu tous ces préparatifs !

Elles regardent travailler les constructeurs de l'estrade réservée aux poètes koblaris.

Même, nous pourrions les rendre plus hâtifs
En aidant, de nos mains, à tresser des guirlandes
Où l'on sent la Forêt et l'odeur de nos landes,
En ornant, de ces fleurs, sans retard, ce tréteau.

KATTINA

Bravo ! Dominica !.... Commençons aussitôt !

Elles s'avancent vers les fleurs et la verdure, apportées, à profusion, pour en orner elles-mêmes l'estrade.

Regardez Madalen !.... Elle paraît pensive,
Elle suit le combat et son âme est craintive.
Ce matin, elle avait meilleur pressentiment !

YUANA, gentiment.

Madalen ! je ne puis vous faire compliment.....
Vos airs ne sont point faits pour nous donner courage
A l'heure où le combat, certainement fait rage !

MADALEN

Je ne sais pas pourquoi, je suis prise de peur,
Moi qui, jusqu'à ce jour, ressentais tant d'ardeur.
Il me vient, malgré moi, des visions très sombres !

Je crois voir un soleil se voilant sous les ombres !...
Ce soleil serait-il, hélas ! mon fiancé ?
Et son échec, ainsi, nous serait annoncé !.....
Je tremble que ce soit un sinistre présage,
Je ne puis, de mes yeux, écarter cette image !

Se troublant.

Que vois-je ? Toujours lui !... Toujours cet étranger !
Son front est radieux ! Je devine un danger.....

Toutes les jeunes filles s'avançant en hâte vers lui.

SATAN ayant fait son entrée sur la place, s'adresse au groupe des jeunes filles.

Je crois qu'il va falloir contremander la fête !
Piarrès, à grand pas, marche vers la défaite !....
Aux coups de l'adversaire, il répond faiblement,
Sa puissance d'hier est un écroulement
La foule, à ce spectacle, assiste stupéfaite.....

Sur un ton de perfidie, s'adressant brusquement à Madalen.

Madalen ! croyez-vous sa loyauté parfaite ?
Ce changement subit me surprend, quant à moi,
Je le soupçonne fort de tromper notrè foi !

MADALEN

Piarrès, nous trahir !.... ah ! c'est mal le connaître !
Pour nous dire cela, quoi ! vous osez paraître !

S'adressant à ses compagnes.

Non ! ne le croyez pas !... Il invente et il ment !
S'il n'est pas imposteur, c'est qu'il est un dément...
J'ai foi dans Piarrès ! Si, là-bas, il succombe,
Il ne faut pas, sur lui, que l'insuccès retombe.
Tout combat est un sort qui choisit son vainqueur !

Et si son bras faiblit, Piarrès a son cœur !
Il peut être moins fort, mais il n est pas indigne,
Et, de la trahison, l'échec n'est pas le signe !

SATAN, ricanant.

Soit ! on verra bientôt lequel de nous a tort !

A part, savourant sa vengeance.

Publiquement, ici, je lui tendrai son or !

A ce moment bruit de grelots, puis, acclamations. Escorté de toute une foule, Piarrès fait son entrée sur la place et s'avance radieux vers ceux qui l'attendent.

SCENE XII

LA FOULE. — PIARRÈS

PIARRÈS, s'adressant à ceux qui l'acclament.

Comme je suis heureux d'apporter la victoire
Et de notre village, ainsi, d'orner l'Histoire !
Mais la lutte fut dure, et grave, mon tourment !
J'ai senti mon ardeur faiblir, un long moment.

MADALEN

Qu'importe, Piarrès ! puisque l'issue est bonne
Et qu'à ton front la gloire attache sa couronne !

MARRUMA, sortant brusquement des rangs de la foule et s'adressant à Piarrès.

Mais il reste un secret que tu dois révéler !.....

Je vais t'aider, s'il faut, à mieux le démêler,
Car, Piarrès ! je sais, point par point, cette histoire.
Dont la trame a failli pour toujours être noire !....
Toi et moi nous devons, à tous, la vérité,
A César, à Satan, ce qu'ils ont mérité !
Il en est un, ici, dont nous ferons justice..... !
Messager de l'Enfer, parmi nous, il se glisse.....

S'avançant rapidement vers Satan qui est dans la foule et le désignant de la main.

Ce messager, c'est lui !.... Croyez-moi, c'est Satan !
Otez-lui son béret !.... le signe est éclatant !

Parlant tête à tête, à Satan, pendant que la foule s'agite.

Aujourd'hui, Marruma vient tenir sa parole !.....
Protéger ce Pays est, tu le sais, mon rôle !
Tu deviens dangereux, on va t'expédier !
Ces hommes vont m'aider à te congédier.....

Se tournant vers Piarrès.

Piarrès, qu'attends-tu, pour mettre à nu ses cornes ?..

PIARRÈS

J'obéis, j'obéis, puisque tu me l'ordonnes !

Malgré la résistance de Satan effrayé, Piarrès lui enlève violemment son béret.

LA FOULE, en criant.

Oui ! c'est « Galcha-Gorri » ! — en Basque déguisé

UNE VOIX, dans la foule.

L'attribut de son front, en vain paraît usé,
Nous le reconnaissons !

UNE AUTRE VOIX

Empêchez qu il ne bouge !

UNE AUTRE VOIX, encore.

« Galcha-Gorri », c'est bien, je crois, « Pantalon rouge »
Q'ua-t-il fait, qu'il le dise, enfin , de son habit !....
Ta langue, « Mihi-Motz ! » est pauvre de débit,
Et tu n'expliques pas ta sournoise présence !

PIARRÈS, s'adressant à Satan.

Il va falloir, tu sais, tirer ta révérence !

Se retournant vers d'autres jeunes hommes.

A nous ! nos makhilas !.... A nous, leur moulinet !
Satan comprendra mieux ce parler clair et net !

Satan se courbe et rampe sous la menace des makhilas levés sur lui et disparaît tout à coup, dans un tourbillon de soufre et de fumée.

LA FOULE, stupéfaite.

Il vient de disparaître !

UNE VOIX

A cela, rien d'étrange,
Nous savons le pouvoir subtil du mauvais ange !

PIARRÈS, sur un ton grave, s'adressant à la foule.

De ce pouvoir, aussi, j'ai frôlé le danger !...
Satan — puisque c'est lui qui jouait l'étranger —
Satan a fait de moi, quelques instants, un lâche !
L'aveu me purifie, il est bon qu'on le sache,
Piarrès, pour de l'or, a failli vous trahir !.....

Je confesse ma faute et vous la fais haïr,
Afin que nul, ici, n'imite ma faiblesse.....

MADALEN, très émue.

Mais, plus que ton erreur, est grande ta noblesse !
Car ta victoire, enfin, nous fait tout oublier....
Ah ! cesse, Piarrès, d'ainsi t'humilier !
Laisse-nous savourer, à loisir, notre gloire
Sans ramener sur elle, encor, cette ombre noire !

PIARRÈS

Non !.... je veux révéler d'où me vint mon salut !..

S'étant recueilli un instant.

Mon adversaire, heureux, triomphait d'être au but,
Quand sonna l'Angélus, au clocher du village.
Je fus ému, soudain, par ce pieux langage.
La trêve qu'on accorde, alors, pour l'oraison,
Me faisant réfléchir, me rendit la raison.....
L'Angélus ! l'Angélus ! pensai-je, la prière
Qui se mêle au soleil, argentine lumière !...
C'est l'Angélus ! c'est l'heure, où son limpide chant
Berce le moisonneur et l'épi dans le champ.
Il faut être aussi pur que la tige vermeille
Et que le lys candide, où se pose l'abeille,
Pour dire l'Angélus qui tombe du clocher !
Il faut être loyal, et dans l'honneur marcher,
Pour oser du fronton caresser la stature,
Car ses deux bras de pierre, en leur large envergure,
Nous exhortent, muets, à tenir nos serments !

S'interrompant un instant.

Voilà pourquoi, saisi de remords, de tourments,

Je compris l'Angélus qui parlait à mon âme !.....
Et, retrouvant, alors, ma légendaire flamme,
J'ai changé du combat la face et la laideur
En m'y jetant, enfin, de toute mon ardeur !.....

Un temps.

Le clocher, le fronton, m'ont sauvé de la honte !
J'ai voulu, qu'avec eux, mon cœur, vers l'azur, monte.
Je les ai regardés, à temps, ces deux témoins !
Leur vue a ramené ma force dans mes poings !

Se recueillant.

Le clocher !.... le fronton !.... oh ! soyons-leur fidèles !
De notre Race, ils sont les deux puissantes ailes !...

UNE VOIX, dans la foule.

Honneur à Piarrès qui, deux fois, fut vainqueur
Puisqu'il sut maîtriser l'adversaire et son cœur !

Pendant que la foule se dirige vers les jeunes filles qui se disposent à la course aux cruches, Madalen et Piarrès s'isolent vers l'entrée de la place.

MADALEN, avec tendresse.

Dans cette lutte, enfin, tu n'as pas dit ton rôle,
Et de ta Madalen, pas la moindre parole !.....

PIARRÈS, gaiement.

Les paroles, c'est peu !.... Je te donne bien mieux !
Je t'ai promis ma vie, à la face des cieux !.....
Quelques combats encor jusqu'au temps des vendanges,
Et je t'épouserai, blanche comme les Anges.....
Cependant, m'acharnant, au fronton, tout l'été,

En moi de ton visage emportant la clarté,
Je te verrai, toujours, Madalen, même absente !....

MADALEN

Ah ! comme ta promesse, à mon cœur est plaisante !....
Merci de tant m'aimer, Piarrès, mon espoir !.....

Se recueillant un instant.

Et toi ! notre clocher ! qui sonnas le devoir,
Tu nous verras bientôt, unir nos destinées !.....

MARRUMA, souriante, dans une sorte d'apparition féerique.

Marruma vous souhaite, amis, beaucoup d'années !...

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

La lisière de la forêt d'Otsolarria. Même décor qu'au premier acte, avec le seul changement dû à l'œuvre du temps.

SCÈNE PREMIÈRE

Toutes les fées du premier Acte. Au premier plan, un groupe formé par les fées Zingou-Kogou, Isis, Istar et Marruma.

MARRUMA, voyant s'avancer les trois fées, et parlant à part.

Oh ! qu'elles ont vieilli !... que leurs gestes sont las !..
Sans doute le destin leur fut cruel, hélas !
D'une pareille usure, aussi serai-je atteinte ?
J'espère que, du Temps, j'ai moins subi l'empreinte !

S'adressant gaiement aux trois fées qui s'avancent

Marruma vous reçoit pour la seconde fois
Et vous fait les honneurs d'Otsolarria, son bois !

ZINGOU-KOGOU, souriante.

Le bois a moins changé, certes, que nos visages !
Ses chênes sont plus beaux, plus épais ses ombrages...
La Forêt a, sur nous, ce privilège heureux !

ISIS

Le Temps, à notre égard, fut un tyran affreux,
Mais pour toi, Marruma, sa main fut bien clémente.
Je ne crains pas, qu'ici, aucune me démente !

ISTAR

Qu'as-tu fait Marruma, pour rester jeune, ainsi ?
Il semble que ton front ne connut nul souci !

ZINGOU-KOGOU

Je crois bien, Marruma, qu il faudra, tout à l'heure,
Proclamer que ton lot n'était pas un vain leurre,
Puisque tu reparais belle comme autrefois !
Cependant, sur nos traits sont marqués nos émois,
Nos peines, nos combats et toutes nos défaites !.....,
Nos armures, tu vois, sont loin d'être parfaites,
Bien des fois, sous le choc, a gémi notre acier.

MARRUMA, gaiement.

Il faudra, dans le feu, que vous le repassiez !
Vraiment vos boucliers ont perdu de leur ligne,
Notre sœur, Carabosse, envers vous, fut maligne !
Vos casques sont aussi, par endroits, défoncés.

ZINGOU-KOGOU aimable.

Ne nous rappelle pas nos malheurs, on les sait !
Dans ta prospérité, montre-toi généreuse,
Sois bonne, Marruma, puisque tu fus heureuse !

Isis

Tu vas nous révéler, j'espère, ton secret !

Chacune d'entre nous te vit, avec regret,
Dépourvue à la fois, de boucliers et de casques !

MARRUMA, plaisantant.

Vous aviez compté sans l'ardeur de mes Basques !

ISTAR

Mais, enfin, Marruma, par quels moyens nouveaux
As-tu pu résister aux combats, aux assauts ?
Serait-ce que la Paix domina ton Histoire,
Te laissant ignorer le prix d'une victoire ?

MARRUMA, avec malice.

Comme vous, j'ai connu, maintes fois, le danger,
Et mon sol a subi le pas de l'étranger,
Mais, presque sans effort j'étais victorieuse,
Une aile m'abritait, douce et mystérieuse !.....

ZINGOU-KOGOU

La Reine avait raison, Marruma, tu le vois !
Tes excuses seront celles que tu lui dois.
Tes hurlements, jadis, gravement l'insultèrent,
Ton orgueil, ta fureur, à grands cris, s'exaltèrent,
Il est juste, aujourd'hui d'implorer son pardon,
Et d'avouer, ici, la splendeur de ce don !

MARRUMA

Le don qu'elle m'a fait, tient, je crois, du prodige
Et de mon insolence, à présent, je m'afflige !
La Reine entendra, tantôt, mon repentir,
De mon remerciement, ce bois va retentir !
Avançons, maintenant, vers ce rustique trône.

Dont ces cîmes, là-haut, sont comme la couronne !
La Reine et la forêt luttent, de majesté,
Saluons, saluons, leur double royauté !

Marruma, avec ses trois compagnes, se dirige vers le trône. Toutes les autres fées, les y devancent, lentement.

SCENE II

LA REINE. — TOUTES LES FÉES.

LA REINE, debout sur son trône.

J'ai tenu ma promesse, en vous appelant toutes
Pour la seconde fois, sous ces épaisses voûtes !....
Depuis le jour fameux où vous vîntes ici,
Il en est, parmi vous, qui n'ont point réussi.
Et qui, d'un mauvais sort, ont supporté l'injure !....
Le spectacle est le même, hélas ! dans la Nature.
Tel rejeton se meurt avant d'être arbrisseau,
Telle source s'épuise avant d'être ruisseau.....
Plus d'une, d'entre vous, connut aussi la peine !
C'est pour vous consoler, qu'aujourd'hui, votre Reine
Vous appelle vers elle ainsi qu'il fut promis !.....
Nul revers, nul grief ne doit donc être omis,
Vous me raconterez, chacune, vos misères,
Afin que vos sujets, au cours lointain des ères,
Puissent reconquérir leur part dans le bonheur !
L'adversité pourtant, n'est pas un déshonneur,
Si vous avez souffert au nom de la droiture,
Bien qu'elle soit trouée, est belle votre armure !

S'interrompant un instant

Vous pourrez donc parler, librement et sans peur,
A vos moindres discours est attentif mon cœur.

MARRUMA, avec ardeur

Reine ! ta bienveillance, en ce jour, est plus grande
Qu'elle ne fut jadis, quand tu nous fis l'offrande
D'armes et de présents, pour parer au destin !
Alors, pour nous parler, ton verbe était hautain,
Mais ta bonté te vient, je crois, de nos souffrances,
Car nos cœurs ont pâti, parfois, plus que nos lances !

S'interrompant

Ce que je te dis-là, pourtant, n'est pas pour moi,
J'ai voulu de mes sœurs crier, d'abord, l'émoi,
Mais Marruma te doit, sans retard, des excuses !
J'implore ton pardon, sans ambages, sans ruses.....
En regrets, en remords, tu vois, je me confonds,
De mon âme, à ma bouche ils remontent profonds.
Car mon destin m'apprend que j'obtins, en partage,
Le trésor le plus beau de ton riche héritage !
« L'avenir, disais-tu, l'avenir justicier,
Prouvera que ton lot valait mieux que l'acier !...
C'est vrai, tu m'as fait don d'une invincible armure;
Dans laquelle ma race, imprenable, se mure !

LA FÉE FRANCE, aimable.

Cependant, Marruma, mes compagnes, ni moi,
N'avons vu cette armure, invincible sur toi !
Tu sais, qu'avec amour — car je suis ta voisine —
J'ai suivi tes combats, de ma proche colline,
Tu sais, qu'étant la France, avec toi, je suis sœur
Plus tendrement encore, et quelle est ma douceur
Pour ton superbe peuple, indomptable et paisible.

Eh ! bien ! ta grande armure est restée invisible !
Je puis te l'avouer, j'ai cherché vainement
Le secret de ta force, en tout événement !

MARRUMA, avec enthousiasme.

Ce secret, ô ma France, ô ma sœur bien-aimée !
C'est je crois, simplement, ma troupe, mon armée ;
Que n'alourdissent pas casques et boucliers !
Mes soldats ne sont point d'orgueilleux chevaliers
Jaloux que l'ennemi puisse voir leur visage,
Ils ne sont pas, non plus, suivant le vieil usage,
Bardés, sur tout le corps, d'un trop rigide fer,
Mais leur âme est loyale et défierait l'Enfer !

Désignant la forêt.

Ils sont là quelques-uns, sous ces proches ombrages,
Ils m'ont suivie, ici, comme auraient fait des pages !

Appelant très haut.

Accourez à ma voix, Dominiché, Chalbat,
Chanchin et Chémartin ! mais hâtez-donc le pas !
Mes compagnes voudraient, de vos récits apprendre,
Comment vous avez pu, en vainqueurs, vous défendre !

Pendant que ces derniers et quelques autres s'avancent, Marruma continue.

Allons ! arrivez tous ! Ichtébé ! Bettiri !....

Leur groupe est d'une dizaine d'hommes environ.

MARRUMA s'adressant à ses compagnes.

Ce sont là, leurs prénoms !.... Leurs noms ? Etcheberry,
Etchebarne, Etchéto !... Etché, c'est la racine,
Qui veut-dire maison, car la maison fascine
L'âme du peuple Basque, avec ses grands murs blancs
Et toujours se profile en ses rêves troublants !

S'adressant de nouveau, à ses Basques

Amis ! parlez sans peur !.... Je donne la parole
A qui peut, parmi vous, jouer le mieux ce rôle !
C'est toi, Dominiché !.... Dis-nous donc la raison
Qui, toujours, nous permit d'affranchir l'horizon !

DOMINICHÉ,

Pour moi, c'est la vitesse, à nos pieds, procurée
Par la blanche espadrille.

CHALBAT

Et c'est notre durée,
Notre ténacité, libre de tout fardeau !
Le « chamar » voyez-vous, c'est léger sur le dos !
Le béret nous permet de tenir haut la tête,
Mais, c'est le makhila, surtout, notre conquête !

CHANCHIN

Oui, c'est le makhila qui fut notre rempart !
C'est ce dur néflier, aux reflets d'étendard !

DOMINICHÉ

Ce champêtre bâton, au combat, devient l'arme
Qui, par son moulinet, répand soudain l'alarme.
On dirait mille éclairs, en ronde, tournoyant,
Redoutable ouragan qui s'abat flamboyant
Avec un grondement que les Basques connaissent
Où farouches, la joie et la fureur se pressent ! ..

CHEMARTIN

Il est botté de cuivre et coiffé du béret,
Il court sur le sentier, à travers la forêt,

Faisant jaillir du sol, de vives étincelles.
Il a l'ardeur du feu, la vitesse des ailes !

ICHTÉBÉ

Il porte collet d'or et vêtement de cuir.
Il est trop élégant pour essayer de fuir !
Il cache aussi du fer, au profond de son torse,
Mais ne veut dégainer qu'à regret et par force !

BETTIRI

Aiguillonnant, parfois, les rudes flancs des bœufs
Qui voudraient retrouver leurs pacages herbeux,
Il stimule leurs pas vers la foire bruyante
Où la promise attend son promis, souriante !

DOMINICHÉ

Compagnon rassurant, dans les défis, la nuit,
Quand les « irrintzinas » font leur lugubre bruit,
Il pare, vigilant, toute attaque importune
Et fait un moulinet, en l'honneur de la Lune ! »
Tu vois, semble-t-il dire, alors, au blanc croissant,
— Tu vois, répète-t-il, tout droit, se redressant,
Je suis l'ardent archet qui tomba de ta Lyre
Pour bercer ce vieux sol de mon brûlant délire,
Pour le garder toujours de tout contact impur.....
Je suis l'archet, c'est vrai, mais je frappe si dur
Que je suis glaive, aussi, lorsque, par aventure,
Quelque ennemi chez moi, risque son ossature !

MARRUMA, s'adressant à ses Basques.

Ainsi , c'est votre avis, l'armure, la voilà !

Ce serait, simplement, notre bon makhila !
Lui seul fut, selon vous, toujours, la sentinelle
Qui sauva cette Race et la fit immortelle !
C'est donc le makhila, ce trésor merveilleux,
Que la Reine annonçait à mon cœur orgueilleux,
Quand elle me laissa, aux yeux de l'Assemblée !
Sans armes, sans défense, et de honte, accablée !
Grâce à vous, je comprends, voilà mon talisman !

LA REINE, l'interrompant.

Marruma ! l'ombre règne en ton entendement !
Non, tu ne connais pas le secret de ta force !
Il ne réside pas, crois-moi, dans cette écorce
Dans ce bois si nerveux, pourtant, de néflier,
Car, malgré ce bâton, il t'eût fallu plier,
Peut-être, il t'eût fallu connaître l'esclavage !
Tu n'aurais pas vécu libre, ainsi, d'âge en âge,
Tu n'aurais pas gardé ton peuple intact et pur
Malgré le moulinet de ton néflier dur !.....
Le don que je te fis était d'une autre essence,
C'est à lui, Marruma, que tu dois ta puissance,
Ta beauté, ta jeunesse et ta pérennité.....
Je vais donc révéler, enfin, la vérité !

UNE DES NOMBREUSES FÉES

Ce secret, à mes yeux, est éclatant, il brille,
Comme au ciel, nous voyons le soleil qui scintille !
Si Marruma, sur nous, l'emporte par ses traits,
Si nous la retrouvons la même, en ses attraits,
Si son peuple, en un mot, est resté toujours libre,
Opposant son dédain aux légions du Tibre,
C'est qu'il est montagnard et qu'il trouva, toujours,
Un abri vers les rocs, et tout près des vautours !

UNE AUTRE FÉE

Pour moi, c'est l'Océan, qui lui prêtant son aide
Lui permit de rester naïf, comme un aède !
Voguant, pour s'affranchir, vers l'horizon lointain.
Il conquit, par la vague, un durable destin !
L'ennemi, sur les flots, se garda de le suivre....
Voilà pourquoi, toujours, ce peuple a pu survivre !

UNE AUTRE FÉE

Ainsi, montagne ou vague, il aima les sommets,
La clarté l'attirait, mais l'abîme, jamais !

LA REINE

J'admire votre ardeur à célébrer les Basques,
Vous toutes, dont pourtant, sont bosselés les casques !
Nulle animosité n'inspire vos discours,
Mais votre clairvoyance a besoin de secours,
Car nulle d'entre vous, jusqu'ici, ne devine
Quelle est donc cette armure et de quelle origine ?....
Personne ne l'a vue, elle échappe au regard,
Et l'enfant la revêt comme le vieillard !
Jadis, je vous disais, que dans le feu de l'âme,
Cette armure réchauffe, à tout instant, sa lame,
Qu'elle est belle et sonore et surprend l'étranger
Qui, craignant cette langue ainsi qu'un grand danger,
Se détourne et s'en va vers d'autres destinées !

S'interrompant un instant.

Enfin ! Vous paraissez, soudain, illuminées !
J'ai prononcé le mot, vous avez le secret.....
J'espère, Marruma, que tu m'en sauras gré !.....
Sache donc, désormais, d'où te vient ta victoire !
C'est ta langue, vois-tu, l'âme de ton histoire !
Je la mis dans ton lot, dédaignant ta fureur

Tu ne pouvais comprendre, alors, cette faveur !

Poursuivant, au milieu de l'attention des fées.

C'est elle ton armure et ta cotte de mailles !
C'est elle qui vainquit dans toutes tes batailles,
Contre elle les assauts se ruèrent, en vain,
Et la force, à la ruse, en vain donna la main !.....
César avait pour lui des combattants sans nombre,
Satan, sa perfidie et ses projets dans l'ombre,
Ton verbe, Marruma, déjoua leurs desseins,
Ton verbe furieux, aux mots propres et sains,
Ton verbe, âpre et splendide où s'abrite ton âme,
Jalouse de garder son empreinte et sa flamme !
C'est ton verbe barbare et suave, à la fois
Qui protégea tes monts, tes plaines, tes grands bois !
Tes mots sont des guerriers qui, pour toi, combattirent !...
Au seul bruit de leurs sons, les Romains se retirent,
Satan, désespéré, lutte pendant sept ans,
Et s'en va, pourchassé, par des cris éclatants !.....
Crois-moi, si Madalen resta la fiancée,
Fidèle à Piarrès et pure en sa pensée,
C'est que dans sa mémoire, elle évoqua les mots
Que sa mère disait pour calmer ses sanglots !.....
Si les Basques sont forts, c'est que, dans cette langue,
Ils retrouvent toujours, au cours d'une harangue,
La pensée incrustée et la Foi des aïeux !

LA FÉE D'ATHÈNES

Mais, mon langage aussi était harmonieux !
Athènes m'a vu naître, Homère m'a bercée,
Et le péplos brodé m'a longtemps caressée !....
Jadis, à Salamine, entraînant les rameurs,
Par mes hymnes d'espoir, dominant les clameurs,
Je forçai la victoire à suivre mon sillage,
Et les Grecs, grâce à moi, eurent aussi leur Age !....

Reine, dis-moi pourquoi leur étoile a pâli ?
Si mon chant était beau, pourquoi a-t-il faibli ?

LA REINE

C'est que ton peuple, un jour, oublia l'harmonie
Que Pindare et Platon léguaient en leur génie.
C'est que de leur langage affectant le dédain,
Il chassa de l'Hymette, hélas !, le pur essaim
Des abeilles dont l'or, bientôt, et la musique,
Replièrent leur vol sous le ciel de l'Attique !
Voilà pourquoi ton peuple a vu son règne choir.....
Puisque sa langue est morte, il n'a plus son pouvoir !.

LA FÉE DE ROME

Ce fut mon sort, aussi ! La roche Tarpéienne
A vu l'écroulement de ma splendeur païenne !

LA REINE

C'est que ta langue est morte au Forum déserté !..
Car l'orgueil d'un Néron a tout précipité...
Le latin de Virgile a gagné l'empyrée.
Et le Grec de Platon se tait dans le Pirée.
Trop belles pour la foule et pour les carrefours,
Ces deux langues ont fui vers les sublimes tours
De la pure pensée et des temples gothiques...
Les fervents d'Aristote et les croyants mystiques
Epellent, seuls, ces mots dans le recueillement.....
Pour quelque guerre injuste est-ce le châtiment !..

S'interrompant

Les Basques, au contraire, ont leur Histoire nette !...
Nul empereur, chez eux, au règne malhonnête,

Nul conquérant, jaloux des terres du voisin !
Leur blé leur a suffi et leur joli raisin !....
Point de rêve orgueilleux pour conquérir Carthage !..
Ils trouvèrent, toujours, plus loyal et plus sage
De vivre sur leur Terre et d'être, en leur jardin,
Les rois, chacun chez soi, de quelque Madalen !.....

MARRUMA s'abandonnant à son exaltation.

Ils gardèrent, en eux, le rythme salutaire
Qui chante dans leur âme et frémit sur leur Terre !
Ce rythme, c'est leur langue : elle redit les mots
Dans lesquels les dictons des aïeux sont enclos.
Ces mots sont les porteurs de la sagesse antique.
Ils fleurent le bon sens et le rire atavique,
Mais ils sonnent, aussi, quand il faut, le tocsin
Et contre l'étranger sont un terrible essaim !...
Basque ! tu peux rêver sans peur sous la ramure,
Car ta langue est toujours une invincible armure !

FIN DE MARRUMA

3 0112 043231239